

NAHAR MISRAÏM
*Bulletin de l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel
 des Juifs d'Égypte (ASPCJE)*

3e trimestre 2024 - N°98

Juillet 2024

11 euros

Sommaire

Comptes rendus des cercles de lecture :

- p.2 - Le 24 février : J.Pierre Obin: "Comment on
 a laissé l'islamisme pénétrer l'école"
 Tony Tueta
- p.5 – Le 16 mars : Tobie Nathan : "Et si c'était
 une nuit" N. Damoiseau
- p.7 – Le 4 mai : Denis Labayle :
 "Adélaïde Hautval" Roger Arditi
- p. 9 – Le 23 mai : Denis Charbit : "Israël après le
 7 octobre" Claude Guetta
- p.11 – **Portraits** : Elie Attas
 André Cohen et Victor Attas
- p.13 – Georges Oltramare
 Roger Arditi
- p.18 – Abou Hassira
 André Cohen
- p.21 – Les Cinémas d'Alexandrie
 Tony Tueta
- p.23 – Boris Kahanoff
 E.Meshulach, E.Menanteau, J.Alis
- p.26 – A propos de D. Horvilleur et de Y. Sfar
 Rony Cohen
- p.28 – Prochaines activités

Éditorial



Ce bulletin est consacré pour beaucoup aux compte-rendus de nos activités régulières. Les cercles de lecture y sont donc relatés en détail. Mais une bonne partie est consacrée aux souvenirs de personnes, de lieux et d'événements. Nous vous encourageons d'ailleurs à persévérer dans cette voie en nous adressant récits et images qui participent à la sauvegarde de notre patrimoine culturel. En ces temps agités de notre vie, tant au niveau national qu'international, essayons de prendre un répit estival. Bonnes vacances à toutes et tous à l'image sereine de ce port d'Alexandrie des années 50.

Bulletin trimestriel – (4 numéros par an) : Abonnement papier et numérique + adhésion : 50 euros

Abonnement bulletin papier 40 euros - Abonnement numérique 30 euros -

Secrétariat et abonnement : André Cohen, Tél. : 06 11 84 26 31

ASPCJE, Boîte Postale 58, Maison des Associations, 181 av. Daumesnil 75012 Paris

Courriel (e-mail) : aspcje@gmail.com

Site : www.aspcje.fr

Présidente : Nadia Chalom

Directrice de la rédaction : Nanette Harari Damoiseau

Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse : 0316 G 87774

ISSN : 024

Imprimerie Moderne de Bayeux 7 rue de la Résistance – 14400 BAYEUX

Comptes rendus de nos activités

Compte rendu du cercle de lecture du 24 février 2024 avec Jean-Pierre Obin

Après une rapide présentation des prochains cercles de lecture, André nous présente l'invité du jour, **Jean-Pierre Obin**, inspecteur de l'éducation nationale, que nous avons déjà reçu pour son livre « **Comment on a laissé l'islamisme pénétrer l'école** » Prix Jean Zay 2020 (Éd. L'Observatoire).

« **Les profs ont peur** » en est la suite. Nous lui cédonsons la parole :

Je vais commencer par vous lire la première phrase du livre : « École et laïcité, enquête sur le grand renoncement ».

« Oui, monsieur le président, je viens de faire un cours sur Hitler et le nazisme sans parler des juifs. C'est vrai, mais comprenez moi, je n'ai pas envie de retrouver ma voiture vandalisée comme la dernière fois. Je dois être prudent, j'ai une femme et des enfants ».

Le président de région Wauquier était allé passer une journée dans un lycée et avait souhaité assister à un cours d'histoire.



Qu'est ce que l'islamisme ? Il y a trois grandes tendances :

Le projet chiite que diffuse l'Iran dans tout le Moyen Orient, est très peu influent en France,

Le projet salafiste qui prêche pour un retour de l'islam aux origines,

Le projet frériste qui est le plus influent en France, créé par Hassan El Banna en 1928 dans le but de contrer le mouvement indépendantiste Wafd (délégation) formé par Saad Zaghloul en 1918.

Parti éclairé et laïque, le Wafd gouvernera l'Égypte jusqu'à la révolution de 1952. Le but de la confrérie est de prendre le pouvoir et d'imposer un régime totalitaire.

Les deux piliers d'un régime totalitaire sont, selon Hannah Arendt, la terreur et la propagande. Nous avons eu en exemples le communisme stalinien et le nazisme hitlérien.

Mon exposé va se développer en 3 parties :

- 1) Quelques repères chronologiques
- 2) Un état des lieux actuel
- 3) Quelques éléments d'analyse

1) Repères chronologiques: 1989 l'affaire des foulards à Creil éclate.

Trois collégiennes musulmanes de la banlieue parisienne ont refusé d'enlever leur voile en classe avant d'être exclues par le proviseur, ce signe religieux étant incompatible avec le principe de laïcité de l'enseignement public.

« L'école ne peut exclure, car elle est faite pour accueillir » commente Jospin au grand dam de plusieurs intellectuels qui comme Elisabeth Badinter, Alain Finkielkraut, et Régis Debray s'insurgent, et dans un article dans le Nouvel Observateur évoquent « un Munich de l'école républicaine et une capitulation », Jospin se défousse et refile la patate chaude au Conseil d'État.

L'arrêt prévisible désavoue le proviseur de Creil et déclare que le port du voile islamique n'est pas incompatible avec le principe de laïcité.

Il aura fallu qu'un pouvoir laïque et républicain fasse appel à un souverain étranger, le roi du Maroc, commandeur des croyants, pour faire pression sur la famille pour que les jeunes filles retirent leur voile.

D'autres affaires identiques défrayent la chronique.

Le ministre de l'éducation nationale saisit à nouveau le conseil d'État pour savoir ce qu'il y a lieu de faire. Le Conseil d'État déclare qu'en l'état du droit, rien n'oblige les lycéennes à retirer leur voile, sauf s'il y a trouble à l'ordre public, ou s'il y a prosélytisme.

En d'autres termes, messieurs les chefs d'établissements, débrouillez vous, c'est à vous de voir.....

C'est le temps de la défausse.

Suit le temps de la poussière sous le tapis : 1990-2000.

C'est la période de départ des élèves juifs de l'enseignement public.

Un tiers ira dans le privé,

Un tiers dans le « public protégé » avec peu d'élèves musulmans,

Un tiers dans l'enseignement juif.

C'est la situation actuelle et ceci dans le plus grand silence, l'omerta.

2003 : toute une série de publications pointe la pénétration de l'islamisme dans l'école. A commencer par « Les territoires perdus de la république » puis les rapports Debray, Stasi, et Obin, qui sont livrés au ministre au printemps 2004.

Ces rapports font la liste de ce que nous avons observé dans une soixantaine d'établissements.

François Fillon les met « au placard, » mais peu après « Le Monde » et la ligue de l'enseignement laïque les rend publics.

C'est le temps des lanceurs d'alerte.

2004-2015, c'est l'assouplissement, il ne se passe rien.

Arrive 2015 avec les affaires Charlie hebdo, l'Hyper Cacher, le Bataclan.

Le réveil est brutal.

Dans les établissements scolaires où on demande une minute de silence, des centaines d'incidents ont lieu, des élèves perturbent ces moments et parfois prennent la défense des assassins.

2017-2024 : C'est la période Macron où il est très difficile de suivre la ligne en Zigzag :

Jean-Michel Blanquer, très laïque

Pap Ndiaye ne comprend pas ce qu'est la laïcité.

Gabriel Attal, très laïque.

Nicole Belloubet arrive en 2024 avec un passif : lors de l'affaire Mila, cette lycéenne qui avait insulté l'islam en privé, mais dont les réseaux sociaux avaient rendu la vidéo publique, a été l'objet de centaines de menaces de mort et avait été placée dans un établissement de la défense nationale.

Nicole Belloubet qui était garde des sceaux au moment de l'affaire Mila, avait condamné la jeune fille en disant qu'elle avait blasphémé et que ceci était une atteinte à la liberté de conscience.

2) Etat des lieux actuel : Je me fonde sur plusieurs enquêtes IFOP faites de 2018 à 2023, et 25 témoignages d'élèves et enseignants tous convergents.

Trois types de constats :

-a) Les incidents

-b) La peur, les menaces et les agressions

-c) L'autocensure

a) **Constat sur les incidents**: Les cours d'histoire ne portent plus sur la décolonisation, la Shoah, ou la guerre au Proche Orient mais plutôt sur les valeurs de la République (liberté d'expression, égalité hommes femmes, refus de l'homophobie, théorie de l'évolution), qui sont contestées.

Autres disciplines contestées en tant que telles : les arts plastiques (dessin), l'EPS et la musique (refus de chanter).

- contestation sur les règles de la vie scolaire (alimentation, habillement...) et refus de la mixité.

- Menaces et agressions : 20 % des enseignants ont déjà été agressés et 35 % pour les moins de 30 ans.

12 % ont été agressés physiquement ce qui représente près de cent mille profs dont 30 000 sur la seule dernière année scolaire.

b) **Constat sur la peur** : Huit sur dix ont peur de se trouver dans une situation de conflit dans une classe avec des élèves musulmans (caricatures, images représentant des personnages religieux, tenues religieuses (voile, abaya, kamis).

La peur d'avoir à aborder l'assassinat de Samuel Paty.
Deux témoignages sont détaillés dans le livre : l'un est un exemple de conflit avec une élève en abaya, l'autre c'est la peur de l'institution qui a produit des documents sur les valeurs de la République et avec lesquels il a fallu composer.

c) **Constat sur l'autocensure** : En 2022, 52 % des enseignants déclarent s'autocensurer d'une manière régulière ou de temps en temps alors qu'ils n'étaient que 32 % en 2018 (un bond de 20 points en 4 ans).

Entre temps il y a eu l'assassinat de Samuel Paty.

Ce nombre passe à 65 % pour les profs d'histoire- géo, dans les établissements de l'éducation prioritaire et surtout pour les jeunes profs de moins de 30 ans.

La moitié des professeurs craint d'être nommée dans un établissement portant le nom de Samuel Paty et un tiers souhaiterait voir abrogée la loi de 2004 concernant les signes religieux à l'école, ainsi que le principe de laïcité pour les fonctionnaires, et donc accepter que les profs puissent enseigner avec un voile ou une kippa.



3) Eléments d'analyse : Un combat est engagé avec l'islamisme qui est une idéologie politique utilisant l'islam pour conquérir le pouvoir, par la révolution spirituelle.

Ainsi les islamistes sont arrivés au pouvoir en Iran, en Afghanistan, et par intermittence en Tunisie, en Syrie et en Égypte.

Le combat n'épargne pas l'Occident depuis que les idéologues islamistes ont compris que les tyrans des pays arabes étaient les pions du Grand Satan (États Unis, Israël, et l'occident en général) qu'il fallait affaiblir. Pour cela, il faut s'appuyer sur les diasporas musulmanes pour terroriser la population et développer une propagande dans le but de dresser les musulmans contre les non-musulmans.

Séparer pour régner. Le « Séparatisme ». Les forces des islamistes sont la terreur et la propagande.

Un seul assassinat d'enseignant français.... On a vu ce que ça a donné.

La propagande, elle, se fait par la prédication d'une religiosité vindicative fondée sur une réinterprétation rigoriste des textes sacrés mais aussi par une complaisance idéologique avec l'extrême gauche.

Autre constat, l'abandon total de la laïcité par une majorité de jeunes enseignants formés par l'université, le wokisme impactant directement la formation des profs.

Nous constatons également une alliance tout à fait contre nature entre l'islamisme et le wokisme des pays occidentaux. Deux idéologies qui n'ont rien en commun.

L'islamisme a été conçu pour s'opposer à la pénétration des idées des Lumières en terre musulmane, alors que le wokisme, marqué par l'histoire de la société américaine, va développer son différentialisme sur d'autres distinctions antagonistes entre les hommes: l'esclavage et le moralisme protestant.

Nous sommes donc en face de deux idéologies profondément différentes dans leurs valeurs et leurs projets, mais qui ont un point commun, ce sont deux idéologies réactionnaires. En réaction avec la philosophie des Lumières.

Cette alliance est largement explicitée dans le livre.

Le point faible de cette alliance, c'est son incohérence. C'est ça qu'il faut pointer du doigt, toucher là où ça fait mal, si on veut aujourd'hui lutter contre l'islamisme.

Merci de votre attention.

Questions de la salle :

Q. Vous avez évoqué l'éducation nationale mais il y a aussi des problèmes à la RATP, à la justice, les prières dans la rue, etc.... on ne va pas échapper au débat politique, puisque gauche et droite ont échoué, nous avons le problème du RN qui monte.

Aux élections européennes les sondages sont très favorables à ce parti.

Ce sont les prémices d'une guerre civile. Qu'en pensez-vous ?

J-P Obin : La démission de la gauche et de la droite, ont fait le lit des extrêmes.

A l'extrême gauche avec le wokisme, et l'extrême droite le nationalisme.

Orban en Hongrie, Meloni en Italie, Le Pen en France, on le voit, chacun défendant ses intérêts nationaux.

On aura peut être une expérience avec Le Pen, mais je ne pense pas que ça durera

Je vois plutôt un retour à l'universalisme, la laïcité, et les principes républicains, lorsque les choses se seront sédimentées.

Il y a un espoir pour que la raison continue à gouverner nos sociétés car tout ce qui est irrationnel ne peut perdurer, on ne peut vouloir la science et la technologie et refuser la démocratie.

Q. Quid de la formation des enseignants et des chefs d'établissement ?

J-P Obin. Tant que la formation des enseignants sera aux mains de l'université, il n'y aura pas de bonne formation. Les profs ne sont pas formés à réagir aux incidents et ne sont pas soutenus par leur chef d'établissement. Il y a quelque chose à revoir de ce côté.

En ce qui concerne les chefs d'établissement, leur formation est dictée par une idéologie managériale comme pour une entreprise. La dimension éducative et républicaine de l'école est totalement ignorée.

Q. Le constat que vous faites est terrible, J'ai l'impression que la réaction de la société est toute molle face à l'ampleur du problème.

J-P Obin : Je suis d'accord, vous avez tout à fait raison.

Q. Y -a t'il des formateurs pour les enseignants ?

J-P Obin: Jean Michel Blanquer m'a confié une mission qui était de réfléchir à la formation des enseignants. En mai 2021, je lui ai remis un rapport dont il a accepté les suggestions et qu'il a commencé à mettre en œuvre avant d'être remplacé par Pap Ndiaye. Il s'agissait d'une formation de trois demi-journées.

Malheureusement il y a eu une succession de ministres qui ont plus ou moins abandonné cette formation.

Q. J'ai trouvé l'ensemble de l'exposé très convaincant, mais j'ai une interrogation sur les conclusions de mettre le combat entre les universalistes et les différentielistes, je pense que c'est trop abstrait.

J-P Obin : Le combat est un combat d'idées, il s'agit d'une lutte idéologique.

Les musulmans ne sont pas prêts à renoncer à l'islam. Le point sur lequel nous devons travailler, c'est la société française telle qu'elle est et sur cette alliance contre nature qui s'est nouée entre une fraction de la gauche et l'islamisme. Deux idéologies contradictoires et anti universalistes.

C'est par une salve d'applaudissements que se termine le cercle de lecture avant d'aller partager le verre de l'amitié.

Tony Tueta

Cercle de lecture du 16 mars 2024 avec Tobie Nathan

Dès son arrivée, Tobie Nathan, que nous avons reçu à plusieurs reprises lors de précédents cercles de lecture, s'est dit heureux de se retrouver face à la nombreuse assistance : « C'est la famille » a-t-il dit, saluant les uns et les autres avec humour.

C'est d'ailleurs souvent la réaction de nos invités, ravis ou surpris de se trouver face à un public chaleureux, une ambiance « égyptienne ».

Tout est vrai et tout est imaginaire dans le livre que Tobie Nathan est venu nous présenter : « **Et si c'était une nuit** ». (Stock 2023). *Parfois l'imaginaire est la vérité, non ? dit-il.*

Il y évoque en particulier la nuit du 10 mai 1968, il avait 20 ans et se trouvait sur les barricades du quartier latin qu'il décrit avec beaucoup de précision. ». C'est « la nuit du destin ».

Lors de cette fameuse nuit il fait deux rencontres marquantes : Zohar Zohar, (le joyau, le bijou), dont il se demande ce qu'il pouvait bien faire sur les barricades. « Je suis ton ange gardien » dit ce dernier. Il le précède partout, le dérange.

Et aussi une femme habillée comme une libyenne ou une bédouine, telle que celles qui venaient en Égypte chez eux, et lisaient le destin dans des sables de couleur. En ce qui le concerne, à la question posée par sa mère, l'une d'elles avait répondu « qu'il voyagerait beaucoup, comme Sinbad le marin ».

Réponse qui n'a pas du tout plu à sa mère...



En mai 1968, coincé sur les barricades, face aux CRS, il se réfugie à Normale Sup', persuadé qu'il n'y serait pas poursuivi. C'est alors que la libyenne est appaît. A sa demande, il lui parle en arabe, langue qu'il pensait avoir oubliée. Elle dit qu'elle est sa mère, et longtemps après il s'est dit qu'elle a été sa formatrice. En fait ce n'est pas une femme mais une « force », qui apparaît quand on ne s'y attend pas. Elle vous possède, mais tout l'art du possédé est d'arriver à déclencher la possession, de lui demander de venir.

« On croit qu'on est indépendant et autonome mais on ne peut être autonome qu'après avoir été initié dans son propre monde ». Moi j'ai eu deux initiateurs : Zohar Zohar, qui m'apprend ce que sont les Juifs d'Égypte. Parce que Juif d'Égypte c'est différent de Juif d'Algérie par exemple. Nous pouvons boire le café avant la prière, ça nous rend de meilleure humeur ! Les Juifs d'Égypte c'est spécial !

« Vous êtes les derniers Juifs d'Égypte, les derniers des mohicans, les derniers d'un monde disparu. Nous ne sommes pas les seuls bien sûr. Mais par exemple pour les petits algériens l'Algérie n'a pas disparu, ils peuvent y retourner ! Ils peuvent aller se baigner dans leur monde... »

Et Tobie Nathan insiste sur l'exil :

Comment tenir debout lorsque notre monde a disparu, quand on n'est plus baigné dans son monde ? Le livre traite de ça aussi. Comment construire sa destinée malgré la destruction de son monde .C'est une question qui me taraude depuis mon enfance. Et qui m'a habité dans la prise en charge de tous les migrants que je traite, avec les enfants que je reçois en consultation encore aujourd'hui. Il n'y a qu'une solution, c'est d'aller de l'avant.

Souvent les migrants n'arrivent pas à suivre à l'école. On n'est pas bête mais on n'arrive pas à apprendre, à se laisser « prendre par le maître ». Pour ma part j'étais ailleurs. Je n'ai jamais étudié, d'ailleurs je n'écoutais pas.

Et puis j'ai rencontré un maître, Georges Devereux, que j'ai un peu maquillé dans le livre. D'ailleurs il ne s'appelle ni Georges ni Devereux, je l'ai appris longtemps après.

C'était le roi des menteurs. Tous les migrants sont des menteurs, parce que personne ne nous connaît. Tous les migrants que j'ai accompagnés ont menti sur leur âge par exemple. Mais si mon destin a été tel qu'il est aujourd'hui c'est grâce à lui. J'ai toujours pensé que j'aurais pu être autre chose. Notre être dépend du hasard, des aléas de la vie.



Paula Jacques : A propos du hasard, ce que Devereux a inventé, ne peut être l'invention que d'un Juif migrant tu ne crois pas ? Il va s'intéresser aux migrants, aux gens qui ne sont pas français.

T. Nathan : « Je ne crois pas, mais bon... »

Il a dit « il faut aller voir les gens dans leur monde », il a fait la première consultation d'ethnopsychiatrie, mais une seule fois.

Moi j'en ai fait ma profession de foi, tout au long de ma carrière. Par exemple j'ai soigné deux ou trois Juifs d'Égypte, je leur ai fait une amulette parce que c'est comme ça qu'on soignait en Égypte. Vous ne le saviez pas ?

Devereux était un très mauvais professeur, mais c'était un maître. C'était un personnage, une encyclopédie. Mais il ne savait rien des Juifs. C'était un savant, qui parlait huit langues. Et donc pendant

la guerre il a été embauché comme espion...

Paula Jacques : J'ai l'impression que tu as écrit ce livre sous amphétamines...Le héros court partout comme un furieux...Mais c'est un livre très amusant à lire...

André : Ce livre nous montre la culture des mères égyptiennes, imprégnées de Victor Hugo, marquées par la littérature française, et qui se retrouvent à Gennevilliers. Il parle de la dispersion des Juifs d'Égypte.

Commentaire de J.Cl. : Lorsque je vous écoute, votre Égypte n'est pas celle de mon père. La vôtre est pleine de Djinns, celle de mon père est plus européanisée. Je retrouve une autre Égypte.

Tobie Nathan : Vous avez raison : nous venons tous de la « Hara » (*quartier populaire du Caire*). Nous sommes en Égypte depuis l'antiquité. On se fondait dans la population, on faisait partie du peuple d'Égypte. On habitait comme les fellahs, dans les villes du delta.

Les Juifs sont sortis de la Hara au moment du canal de Suez, employés souvent comme interprètes. Et puis sont arrivés d'autres Juifs du Moyen-Orient.

Plus tard il y a eu une partie de la communauté qui était très européanisée. Mais le noyau a été imprégné de la culture populaire égyptienne, de la culture des Zahr par exemple : les femmes se réunissaient et entraient en possession. C'est le seul moment où les communautés se rencontraient. J'ai vu ma grand-mère sur la terrasse faire le rituel des Zahr et entrer en transe.

Question : Vous parlez de votre père comme d'un prince. Que faisait-il pour vivre ?

Tobie Nathan : Il a fait plein de métiers, il n'était pas riche. Puis, il a réussi, fait de l'argent, et il a tout perdu en partant.

En France il a été embauché comme comptable mais il a continué à jouer aux cartes.

Il a travaillé très longtemps, comme tous les juifs d'Égypte qui voulaient pousser jusqu'au bout pour avoir des trimestres de retraite.

"Un jour je me suis dit : t'as passé ta vie à soigner des migrants, mais peut-être que c'est toi qui n'allais pas bien " ?

Tobie Nathan nous a fait passer un très joyeux moment cet après-midi là, un peu nostalgique aussi, balayant les années, les époques, passant de l'histoire à sa vie personnelle, et revenant toujours à l'Égypte, qui visiblement ne l'a pas quitté...

Nanette Harari Damoiseau

Cercle de lecture du 4 mai 2024 : Exposé de Denis Labayle qui présente son livre "Adélaïde Hautval. La psychiatre qui a tenu tête aux médecins nazis, Plon, 2024 "



Notre conférencier, Denis Labayle, est médecin, ancien chef de service dans un hôpital de la banlieue sud de Paris. Il explique qu'il est particulièrement impliqué dans les débats sur la fin de vie. Cette problématique n'est pas au centre du livre dont il va nous parler mais elle n'en est pas absente, comme on le verra.

Denis Labayle (DL) possède une maison dans les Cévennes à proximité du Mas Soubeyran où se trouve le Musée du Désert, consacré à l'histoire du protestantisme français. C'est là qu'il a découvert la figure d'Adélaïde Hautval (AH), psychiatre déportée à Auschwitz alors qu'elle n'était pas juive.

Il s'est passionné pour son destin qu'il a voulu faire sortir de l'oubli.

AH est née le 1^{er} janvier 1906 en Alsace et morte le 12 octobre 1988 dans le Val d'Oise. Elle a laissé quelques notes mais elle n'a pas cherché à les publier. Après son décès, ses notes furent publiées en 1991 chez Actes Sud, puis en 2019 aux Éditions du Félin. DL s'est aussi appuyé sur quelques travaux qui ont précédé sa propre enquête.

AH a pour descendants deux neveux et deux nièces qui, d'abord réticents, ont fini par être convaincus par le projet de DL d'écrire un livre sur leur tante. AH a laissé un témoignage détaillé et factuel sur les médecins nazis auxquels elle a eu affaire (dont Mengele). Ceci a d'autant plus intéressé DL qu'il avait été déçu par les livres existants sur les médecins nazis, rédigés de façon sensationnaliste et médiatique.

Il a choisi de ne pas décrire le transport et l'arrivée à Auschwitz parce que d'autres l'ont déjà fait bien mieux, mais il a retenu le détail suivant rapporté par AH. Dans le train des déportées, qui comptait 250 résistantes, un murmure se fit entendre de l'extérieur, juste avant le passage de la frontière entre la France et l'Allemagne : « Jetez vos lettres ! ». Les cheminots s'engageaient ainsi à les faire parvenir à leurs destinataires.

Le livre de DL est structuré en quatre parties. La première est intitulée « Au nom du principe d'égalité ». En juillet 1942, les Juifs sont raflés en masse. Alors qu'AH est déjà prisonnière, on jette violemment une jeune fille juive dans sa cellule. Comme elle est tabassée par deux Allemands, AH, qui parle allemand par son origine alsacienne, s'interpose en disant : « Les Juifs sont des gens comme nous ». Traduite devant un tribunal de la Gestapo à Orléans, elle refuse de se rétracter et elle est condamnée à porter l'étoile jaune et un bandeau « Amie des Juifs ». Après les camps de Pithiviers, Beaune-la-Rolande, Romainville, elle est déportée vers Auschwitz.

La deuxième partie, « Au nom de l'éthique », relate son activité au camp d'Auschwitz. Étant médecin, elle est affectée à la soi-disant « infirmerie » (le *Lazarett*) où elle fait tout pour protéger ses patients. Elle les cache dans les zones les plus infectées, où les SS n'osent pas s'aventurer. Elle est confrontée aux médecins nazis, notamment à Eduard Wirths, Horst Schumann, Carl Clauberg, Josef Mengele et elle leur tient tête. Étant psychiatre, elle essaie de comprendre leur psychisme. Elle en fera de même au camp de femmes de Ravensbrück, où elle sera ultérieurement transférée.

La troisième partie a pour titre « Au nom de la justice ». Après la libération du camp de Ravensbrück par les Russes en avril 1945, AH y reste volontairement deux mois pour s'occuper des malades. Au total, elle aura passé deux ans et demi en déportation, ce qui est considérable.

De retour en France, elle choisit de devenir médecin scolaire afin d'oublier. Elle jette cependant quelques notes sur le papier pour garder une trace de ce qu'elle a vécu mais elle refuse de témoigner au procès de Nuremberg.

C'est alors que Yad Vashem lui décerne le titre de « Juste parmi les nations ». Elle est la deuxième femme française à recevoir ce titre. Précédemment, par sa proximité avec Germaine Tillion, AH avait sympathisé avec la lutte des Algériens pour l'indépendance (acquise en 1962). Plus tard, en 1982, malgré son affection pour Israël, elle est révoltée par les massacres de Sabra et Chatila au Liban, perpétrés par les Phalangistes chrétiens, alliés d'Israël.

La quatrième partie, intitulée « Au nom de la liberté », relate des aspects plus personnels de la vie d'AH. Après la guerre, c'est grâce aux femmes qu'elle se reconstruit très lentement. Elle a maintenu des relations avec les déportées de Ravensbrück. Elle a vécu pendant trente ans avec une femme, Berthe, qu'elle avait connue étudiante, et elles se sont entraînées.

Elle joue du Bach chaque jour. Elle reste croyante, mais avec distance. Un jour, en jouant au piano, elle éprouve de la difficulté à frapper les touches. Atteinte de la maladie de Parkinson, une affection neurodégénérative, elle décide de mettre fin à ses jours. Auparavant, elle avait subi pendant huit ans la déchéance de Berthe, atteinte de la maladie d'Alzheimer, autre affection neurodégénérative.

Elle sort de l'ombre en 1964 à l'occasion d'un important procès à Londres : Un chirurgien polonais, collaborateur des nazis, y est installé. C'est en lisant le livre *Exodus* de Léon Uris (grand succès de librairie à l'époque) que sa femme apprend la vérité sur son mari. Le médecin se défend et intente un procès pour diffamation à Uris et à son éditeur.

L'affaire fait du bruit et AH se décide à aller à Londres pour témoigner contre le médecin. Par son propre exemple, elle démontre qu'il était possible de refuser de collaborer. La presse anglaise publie des articles admiratifs mais, en France, il n'y a aucun écho.

DL fait ensuite un retour sur la personnalité d'AH et des autres personnages du récit. Ni juive, ni résistante, ni communiste, simple médecin, elle vit dans les Pyrénées, en zone libre, et aurait pu mener une vie sans histoire. Se rendant en Alsace pour voir sa mère, elle n'hésite pas à interpeller des soldats allemands qui médient des Français. Partout où elle passe, elle se confronte aux responsables, par exemple au camp de Pithiviers. Très modeste, elle ne recherche pas les honneurs : ce n'est que dix-huit ans après son retour qu'elle recevra sa carte de déportée.

Elle n'appelle pas à la vengeance mais à la justice, ce qui l'amène à renoncer à témoigner contre les criminels. Femme libre vis-à-vis de la vie, elle était aussi libre vis-à-vis de la mort : elle choisira d'augmenter ses doses de médicaments et de s'endormir définitivement. Elle n'était cependant pas une

sainte. A la fin de sa vie, elle aura quelques doutes sur la valeur de son engagement.

Parmi ses amies, il y avait beaucoup de communistes : Marie-Claude Vaillant-Couturier, Germaine Tillion. Elle admire leur courage, leur engagement, ce qui ne l'empêche pas de critiquer leur idéologie.

À Auschwitz, elle se sent une complicité intellectuelle avec le médecin communiste Hermann Langbein, qui servait de secrétaire particulier à Wirths, le médecin-chef nazi.

AH s'est particulièrement intéressée aux médecins auxquels elle a été confrontée. Parmi les détenus, on relève Maximilian Samuel, un médecin juif qui a collaboré, et Wladyslaw Dering (le Polonais du procès de Londres), résistant qui finit aussi par collaborer.

Qu'est-ce qui fait que d'honnêtes médecins deviennent complices de criminels ?

Parmi les nazis, elle analyse finement les différences entre les uns et les autres, notamment chez Clauberg, Schumann et Mengele. Ces trois psychopathes sont dans la jouissance ; ils sont complices dans leur folie.

Clauberg et Schumann s'attachent à faire des stérilisations des hommes et femmes des « races inférieures », tandis que Mengele recherche la façon de produire davantage de jumeaux dans la « race supérieure », au prix d'expériences atroces et de mises à mort. AH repère aussi d'autres médecins plus faibles, des névrosés criminels dont beaucoup finissent par se suicider.



Adélaïde Hautval (photo Yad Vashem)

DL conclut son exposé avec quelques réflexions. D'abord sur la question du Bien et du Mal. AH serait-elle la « banalité du Bien » comme il existerait la « banalité du Mal » ? Mais DL récuse la théorie de la banalité du Mal qu'Hannah Arendt énonça à l'occasion du procès d'Eichmann à Jérusalem. En fait, on a découvert beaucoup plus tard qu'Eichmann s'était révélé dans une interview en Argentine où il se montrait cynique, se reprochant de ne pas en avoir fait assez pour exterminer les Juifs. Avec lui, on peut ranger Clauberg, Schumann, Mengele, tous ceux pour qui le Mal est une jouissance.

Selon Germaine Tillion, 5% des individus sont capables du « Mal absolu », 5% capables du « Bien absolu » et 90% peuvent basculer d'un côté ou de l'autre selon les circonstances ; s'ils basculent du côté du Mal, c'est en raison d'une « faille », en l'occurrence l'antisémitisme qui était banal à l'époque.

Enfin, DL en vient à son propre combat de 25 ans pour le droit à la choisir sa fin de vie. Il a trouvé en AH un exemple et un soutien. Cette femme a passé sa vie à se battre pour la vie et pour la justice. À la fin, elle a exercé sa liberté de choisir sa propre fin.

La mémoire de cette femme exceptionnelle est trop peu honorée dans les noms de rue, de bâtiments, etc. DL a trouvé un allié en la personne du pasteur Krieger, représentant des Protestants de France, bien que ce dernier soit opposé au projet de légalisation de l'aide à mourir. Ensemble, ils portent un projet pour demander l'entrée d'AH au Panthéon.

Parmi les nombreuses questions qui ont suivi cette conférence passionnante, retenons une discussion animée sur la façon dont chacun est susceptible de se comporter dans une situation extrême. Certains soutiennent que cela est imprévisible et que beaucoup peuvent commettre des actes condamnables.

DL soutient qu'il est toujours possible de dire « non ».

À l'inverse, il existe des pervers véritables qui se considéreront toujours non coupables. Ceux-là sont dans la jouissance du Mal.

Roger Arditi

Cercle de lecture du Jeudi 23 mai 2024 avec Denis Charbit

« Israël après le 7 octobre et la guerre »

En collaboration avec « Liberté du Judaïsme » en présentiel au FARBAND 5 rue des Messageries Paris 10^{ème} et en ZOOM.

Spécialiste du sionisme, Denis Charbit -dont les champs de recherches recouvrent l'histoire intellectuelle de la France au XX^{ème} siècle ainsi que l'histoire des idées et l'histoire politique d'Israël- a dernièrement publié *Israël et ses paradoxes*, éditions Le Cavalier Bleu, 2023.

Il intervient régulièrement dans les médias français sur la situation au Proche-Orient ; il est actuellement en année sabbatique, pas de tout repos depuis le massacre de masse du 7 octobre 2023 !

Cette année sabbatique décidée avant la Catastrophe l'a conduit d'abord aux États-Unis, à Burlington université du Vermont, pas très loin de Montréal, puis à Paris en janvier après un séjour d'un mois en Israël. Il a -à l'antenne de Sciences-Po délocalisée de Menton (spécialité Méditerranée / Moyen-Orient) -donné



un cours sur le conflit israélo-palestinien à un auditoire d'étudiants anglophones et francophones. Il est de retour à Paris jusqu'en juillet prochain, avec des allers-retours en Israël en mai et en juin.

Fidèle à cette liberté du judaïsme à laquelle il croit profondément, il a souhaité nous rencontrer, pour au regard des différentes questions qui se posent, donner des raisons de croire que tout n'est pas perdu, même si on a l'impression d'avoir touché le fond : la crise actuelle permet d'imaginer qu'une sortie par le haut est possible, même si elle sera douloureuse.

Un exposé d'abord, suivi des questions de l'auditoire sur l'état de la société israélienne, sur la politique israélienne, les relations franco-israélo-américaines, la Cour pénale internationale, la Cour internationale de justice, les universités aux États-Unis et en France...

Nous essayons ci-dessous de restituer le plus fidèlement possible, dans toute sa richesse, l'intervention de Denis Charbit, qui nous a fait ressentir Israël et les Israéliens de l'intérieur.

Le massacre du 7 octobre est une révolution anthropologique, un gouffre de violence. Le choc a été, et reste terrible. Alors que l'actualité médiatique tourne en grande partie autour du « jour d'après », cette question n'existe pas en Israël dans la pensée collective, quelles que soient les opinions. Yoav Galante (ministre de la Défense), seul, l'a posée avec fracas, et encore, en termes négatifs (« ce qu'il ne devrait pas y avoir »). Le « jour d'après » est en concurrence avec le temps immédiat, il est tenu à l'écart depuis le 7 octobre, l'urgence et la priorité étant celles de la libération des otages. Évoquer la question du « jour d'après », perçue comme une profanation, c'est aussi l'annonce de nouvelles crises, de nouvelles divisions. Quand Netanyahu dit qu'il ne veut pas en parler maintenant, même s'il a une arrière-pensée, cela fait corps avec une volonté générale qui transcende les partis, les croyances, les pratiques religieuses. Le « jour d'après » ... c'est pour après !

Au-delà de l'horreur inégalée et de l'ampleur du massacre, la surprise a été de la difficulté de réaction de l'État, de la défaillance de l'armée, des pouvoirs publics, des municipalités, ce qui a donné lieu à cet extraordinaire mouvement de solidarité horizontale, organisé par les personnes elles-mêmes pour essayer de se substituer à l'État défaillant. Des événements d'une telle ampleur, comme les révolutions, ont le pouvoir de stopper le temps et de faire vaciller la croyance un peu magique que « l'ordre social » était assuré. Tant que le sort des otages ne sera pas réglé, qu'il n'y aura pas eu démobilisation, toute autre question – commission d'enquête, « est-ce un génocide ? » ... -est remise à plus tard.

On a parlé de crise existentielle, mais ceux qui pensent qu'un nouvel Israël surgira de cette réalité se trompent : à bien des égards, ce qui s'est passé dans les universités, ce qui se passe à la CPI –on peut bien sûr s'indigner, se scandaliser– a plutôt pour effet de consolider le corps social fortement éprouvé.

Dans cette situation interne, on n'a pas pris le temps d'évoquer toutes les conséquences, sur l'économie, sur le tourisme, sur les jeunes, sur les universités... il faut rappeler que les universités israéliennes subissent maintenant un boycott silencieux... (il n'y a pas que le boycott déclaré, on nous sollicite moins, on répond moins à nos demandes...).

En termes d'opinion publique, il y avait (et il y a toujours) un soutien total massif à l'objectif d'éradication du Hamas, mais on constate une lente érosion de la confiance en l'atteinte de cet objectif. On avait oublié que –au-delà d'un rapport de forces totalement inégal – il y a ce qu'on appelle dans notre jargon une guerre « asymétrique » : s'il n'y a pas victoire totale, c'est une défaite. Une semi-défaite d'Israël est une semi- victoire à mettre au crédit de la force asymétrique, c'est-à-dire le Hamas... qui a déjà remporté deux victoires (d'abord le 7 octobre, puis le fait d'avoir tenu bon depuis...) ; elles pèseront lourdement sur la définition de la victoire d'Israël.

On était à 100% de soutien dans l'éradication du Hamas, mais devant la question « est-ce qu'on en est capable ? », on voit bien que la confiance est en chute libre ! Israël n'est pas une superpuissance qui dispose du temps et de l'espace. Pas d'espace permettant aux populations de se déplacer, pas de voisins susceptibles de les accueillir... d'où la velléité israélienne de ratisser tout le territoire, l'importance des pertes civiles, la difficulté de l'aide humanitaire à organiser dans des couloirs...

Le traumatisme du 7 octobre a paralysé, étouffé toute réflexion critique sur l'emploi des moyens, contrairement à la réaction israélienne à Sabra et Chatila. Il y a peut-être aussi l'évolution de la société israélienne, évolution démographique, sociologique, idéologique et religieuse... moins sensible aux droits humains qu'elle ne l'était dans les années 80... Quand on pensait « armée » dans les années 80, on pensait l'usage des moyens, aujourd'hui la société civile se préoccupe des repas des soldats...

À l'international, Israël est à la croisée des chemins.

Globalement, on va vers deux scénarios : un scénario catastrophe et un scénario qui offrirait une ouverture politique et permettrait à Israël de sortir de l'isolement.

Dans le scénario négatif, Israël préférerait le maintien de l'occupation (avec quelques aménagements humanitaires) à un État palestinien, par peur de l'incapacité de cet État à assurer notre sécurité, ou pour des raisons historiques et religieuses, mais surtout pour faire l'économie d'une guerre civile (quelques fanatiques ne vont pas s'incliner devant la majorité démocratique). Dans ce scénario, les Israéliens ne consentiront pas au retrait de leurs forces et des implantations.

Il place Israël dans la situation de l'Afrique du Sud en 1994... ce serait alors le moyen de faire plier les Israéliens, ils auraient le monde entier contre eux, et là on trouverait un De Klerck et un Mandela pour démonter l'occupation et ainsi priver le Hamas de son soutien populaire.

Ce scénario, qui existe dans les tiroirs des ambassades, est fondé sur l'idée qu'un conflit de faible intensité était acceptable dans la durée, mais qu'il est devenu un conflit susceptible d'embraser la région, et qu'il faut résoudre, de gré ou de force. Si les futures élites des nations ne deviennent pas des « notaires », s'ils persistent, maintiennent une ligne de boycott, Israël ne pourra que s'incliner.

Le deuxième scénario, plus constructif –mais aujourd'hui inaudible en Israël– consiste à « enrober » la pilule amère d'un État palestinien avec une sécurité régionale. Comment ? D'abord avec une force d'interposition arabe – ce qui suppose de faire confiance à des armées étrangères pour assurer sa sécurité, ensuite revenir à l'initiative arabe : l'Arabie saoudite serait l'architecte d'une reconstitution régionale dont Israël garantirait la stabilité, avec contrôle interarabe pour la Cisjordanie et la bande de Gaza (non pas contrôle israélien comme actuellement), en y associant la dimension d'une reconnaissance générale qui se ferait simultanément, voire de façon anticipée par rapport à la création d'un État palestinien.

Les pays occidentaux sont du côté d'Israël, même si leurs opinions ne sont pas favorables.

Denis Charbit, demandant à ses étudiants de Menton pourquoi ils soutenaient les Palestiniens a retenu cette réponse majeure : « si vous me demandez pourquoi je soutiens la cause palestinienne, c'est que vous avez un État, et pas les Palestiniens, c'est injuste ».

Ce qui compte pour ces jeunes, c'est l'injustice immédiate, ils disent que l'existence d'Israël est définitive et que la position actuelle d'Israël est indéfendable...

Y aura-t-il un leader capable de parler comme de De Gaulle à propos de l'Algérie ?

Claude Guetta

Elie Attas

Aussi loin que je m'en souviens, lorsque je pense physique ou chimie, apparaît la figure bienfaisante du professeur Elie Attas. Je n'arrive pas en fait à me souvenir si j'ai eu un autre enseignant dans ces matières. Probablement dans les classes primaires nous abordions des notions de physique mais je pense que cet enseignement était donné par le professeur principal (de Français ?).

Je crois donc avoir commencé la physique en classe de 6ème avec Mr Attas. Je signale également que certaines années, il était également notre enseignant de mathématiques, avant de céder la place à M. Nacamuli, puis en terminale à Mr Panaganopoulo.

Qui est donc Elie Attas qui a marqué tant de générations? Son fils Victor Attas, membre actif de notre association, m'a donné les quelques renseignements suivants :



Elie Attas est né en Égypte en 1916 et il est mort à Sèvres en 2004. Sa famille était originaire de Yamina en Grèce. Avant d'enseigner au Lycée de l'Union Juive il professait à l'école Maïmonide, probablement jusqu'en 1942. Après son départ d'Égypte en 1957 il enseigne à Paris, entre autres au Lycée International de Sèvres où il a laissé une forte impression. Mais revenons à la période égyptienne.

J'ai dû avoir Mr Attas comme enseignant à partir de la classe de 6ème et probablement comme professeur de mathématiques. Je ne sais pas pourquoi dans mon souvenir il porte au dessus de son costume une blouse blanche, probablement celle qu'il utilisait lors de ses expériences aux laboratoires de chimie qui se situait au milieu de la cour de récréation et celui de physique au fond du couloir. Ces deux laboratoires étaient

comme on dit "son dada".

Lors du premier contact de notre classe avec Mr Attas, nous avons été immédiatement frappés positivement par sa bienveillance et son écoute. Il tutoie ses élèves et demande leur prénom. Problème: trois filles ont le même prénom: Sarah. Pour les distinguer il suggère de les nommer différemment, à savoir Sarah, Sarine, Sarrette. Curieusement ses prénoms ont été adoptés par les autres enseignants.

Nous avons tous gardé le souvenir de l'originalité de son enseignement qui se basait sur le raisonnement plutôt que sur " le par cœur". Un point fort était son enseignement du calcul mental. Inutile de poser une multiplication pour par exemple $23 \times 3 = 69$ mais de calculer 25×3 moins 6. Egalement pour les signes dans les équations. Positif=ami, négatif=ennemie, ainsi $-X + =-$ devient l'ennemie de mon ami est mon ennemie. Inutile de dire que les qu'il nous a fait aimer les mathématiques et la géométrie et que nous attendions ces cours avec impatiences.

La cerise sur le gâteau était les cours de travaux pratiques en laboratoire. Nous attendions ces séances avec beaucoup d'impatience et je suis sûr qu'Elie Attas prenait lui aussi un grand plaisir à nous apprendre à manipuler les différents instruments réunis dans ces deux lieux. Je ne sais pas s'il a lui même constitué ces deux laboratoires, mais c'étaient ses objets et il prenait un soin méticuleux à les maintenir en bon état. Nous avons appris grâce à ces travaux pratiques toutes les lois de l'électricité.

Nous apprenions à construire un circuit électrique en y ajoutant des résistances, un voltmètre et un ampèremètre et à effectuer la mesure du courant ce qui nous permettait de démontrer concrètement toutes les formules mathématiques de l'électricité. Un appareil nous fascinait particulièrement : C'était la bobine de Ruhmkorff, mais ce n'est pas dans cet article que l'on va la décrire.

On trouvait aussi des appareils pour faire le vide dans un tube, ou également un baromètre de Torricelli. En classe de terminale il nous apprit à construire un générateur électrique grâce à un aimant et des spirales de fil de cuivre qui produisaient un courant induit, mais c'est trop long aussi pour en parler ici.

Le laboratoire de chimie aussi était fascinant. Nous y avons réalisé des savons mais nous étions surtout intéressés par les tubes à essais dans lesquels on introduisait un acide et une base et l'on constatait les changements de couleur du liquide en présence d'un indiateur coloré.

L'appareil favori de Mr Attas était la machine à vapeur. Pourquoi se trouvait-elle en chimie plutôt qu'en physique? On y introduisait de l'eau que l'on portait à ébullition ce qui provoquait la rotation d'une roue. On pouvait également en libérant de la vapeur obtenir un sifflement pareil à celui d'une locomotive. Je ne décrirai pas dans cet article tous les appareils. Ça n'en est pas le but.

En fin d'année scolaire, avec les grandes chaleurs, Mr Attas donnait un cours hors des murs de la classe, à savoir à l'ombre d'une tonnelle située au milieu de la cour. A cette occasion il observait les flamboyants qui se trouvaient autour du lycée et il disait que si ces arbres étaient bien fleuris il y aurait un grand nombre de réussites au bac.

Une fois l'an, en fin d'année scolaire également, il s'arrangeait avec les autres professeurs pour nous emmener en excursion, soit au bord de la mer, à savoir à la plage de Stanley située au bout de la rue, soit plus loin en prenant le train pour aller au bord du lac Mariout. J'ai le souvenir de Mr Attas prenant des précautions pour éviter l'insolation et se protégeant parfois du froid avec un béret. Une ou deux fois l'an il organisait une sortie pédagogique dans une usine pour illustrer les cours de physique. Un grand souvenir pour moi a été la visite d'une usine de fabrication d'aluminium et la vue des grands fourneaux.

Comment terminer ce bref portrait sans parler de son immense générosité. Tout au long de nos études il n'a pas ménagé son temps pour aider certains élèves en dehors des heures de cours. En classe de terminale nous avions un enseignant de mathématiques, certainement très calé, mais pas très impliqué et Mr Attas nous invitait chez lui pour vérifier nos connaissances et combler les lacunes possibles. D'après ce que je sais de sa carrière en France il a eu la même écoute auprès de ses élèves au Lycée de Sèvres. Pour conclure c'était un grand prof amoureux de son enseignement.

André Cohen

J'ai été très touché et très ému par l'article d'André, Je suis le fils et j'ai également été l'élève du professeur Attas, J'aurai deux ajouts à faire à l'excellent article d'André Cohen,

Tout d'abord, le souvenir de la confiance que nous témoignait notre professeur de physique à Alexandrie. Il n'hésitait pas à confier les clés du laboratoire, au cours des vacances scolaires aux élèves qui le demandaient. Labo de physique mais pas de chimie, confiance mais pas inconscience ! Je me souviens avoir réalisé de belles expériences de stroboscopie durant l'été 1955, etc.

Mon autre témoignage se rapporte à la période d'enseignement d'Elie Attas dans les classes internationales des collège et lycée de Sèvres. Ces classes étaient fréquentées en particulier par des enfants étrangers de parents itinérants (diplomates, cadres détachés, etc..) qui parfois ignoraient le français mais en très peu de temps devenaient parfaitement bilingues.

Ces jeunes ont gardé le contact entre eux (en particulier par une réunion mensuelle sur zoom). Ils sont dispersés dans le vaste monde (l'un d'eux est le bras droit de Blinken). L'une de leurs réunions portant sur le souvenir de leur professeur Elie Attas, a été l'occasion et l'honneur pour moi d'y être convié, il y a trois ans. J'en garde le souvenir

Victor Attas

***De Genève au Caire en passant par le Paris de l'Occupation : l'itinéraire du nazi suisse
Georges Oltramare (1896–1960)***

Cet article complète la présentation du livre Vichy au ministère de l'Agriculture, donnée au cercle de lecture du 20 janvier 2024 (voir Nahar Misraïm n°97), en développant un élément de récit qui se trouve toucher l'Égypte.

Georges Albert Oltramare est né le 17 avril 1896 et mort le 16 août 1960 à Genève. Homme politique, journaliste, militant fasciste puis nazi, il était également écrivain, auteur de vingt pièces de théâtre, de quatre recueils de poésie et de deux romans, et a tourné dans quatre films. Nous laisserons ici de côté ses passions littéraires et artistiques pour suivre plutôt son itinéraire politique.

Son frère André, de douze ans plus âgé, fit également une carrière politique mais sur le bord opposé, au sein du parti socialiste. Ils appartenaient à une famille aisée de notables. Leur père était professeur de littérature latine à l'Université de Genève et leur mère était la fille d'Antoine Carteret, conseiller d'État (c'est-à-dire membre du gouvernement cantonal—une rue de Genève porte son nom).



Georges Oltramare en 1931 (Creative Commons)

Activités politiques à Genève

A partir de 1917, Georges Oltramare collabore au quotidien *La Suisse* dans lequel il publie des billets hebdomadaires. En 1923, il en est licencié en raison de la virulence de ses articles antisémites. En réaction, il lance son propre journal satirique d'extrême droite, *Le Piloni*, qui atteindra les 20 000 exemplaires et dans lequel il s'en prend aux Juifs, aux politiciens et aux « affairistes ».

En 1930, il se lance en politique en se présentant aux élections comme candidat hors parti. Il n'est pas élu mais obtient un bon score. En décembre de la même année, il crée son propre parti d'idéologie nationaliste. Après fusion avec un autre parti proche du patronat, est formée en 1932 l'Union nationale (UN) dont Oltramare deviendra le seul chef à partir de 1935.

L'UN épouse progressivement les thèses du fascisme italien. Elle défend en outre le corporatisme au niveau économique et la lutte contre le marxisme et les Juifs. Elle a pour devise « une doctrine, une foi, un chef ». Avec un cérémonial et une discipline d'inspiration fasciste, ses militants défilent en uniforme dans les rues de Genève derrière une fanfare. Le parti comptera jusqu'à 2 000 membres en 1937.

Le 9 novembre 1932 au soir, Oltramare organise dans une salle communale une « mise en accusation publique » des dirigeants socialistes Léon Nicole et Jacques Dicker¹, prenant modèle sur les mises en scène des nazis en Allemagne. Après avoir refusé d'interdire ce pseudo-procès provocateur et paniqué par le fantasme d'une révolution bolchévique, le gouvernement genevois fait appel à l'armée pour contenir la contre-manifestation appelée par la gauche. Dans la confusion de la nuit, la troupe reçoit l'ordre de tirer dans la foule. La fusillade fait 13 morts et 65 blessés—essentiellement des badauds, dont le père d'un des soldats. Cette tragédie installera pour des décennies un sentiment anti-militariste dans la population genevoise. Lors du procès qui s'ensuit, Oltramare n'est pas inquiété mais seuls des dirigeants de gauche sont condamnés pour incitation à l'émeute, dont Léon Nicole. Les fonctionnaires communistes sont révoqués et la presse communiste est interdite.

Alors que Hitler prend le pouvoir en Allemagne en mars 1933, Genève élit en novembre le premier gouvernement cantonal à majorité de gauche en Suisse, avec Léon Nicole pour président. Mais le parlement cantonal, lui, conserve une majorité de droite et Oltramare y est élu député. Paralysé, ce gouvernement n'est pas reconduit aux élections de 1936.

En mai 1935, Oltramare est aussi élu au Conseil municipal de la Ville de Genève. En octobre, ayant échoué à se faire élire au parlement national, il démissionne de ses mandats cantonal et municipal. Surnommé « le petit Duce de Genève », Oltramare bénéficie de l'aide et des subsides de Mussolini qui le reçoit en mai 1937 à Rome avec un groupe de cinquante militants. Après l'échec d'un projet de fusion entre l'UN et un autre parti genevois, Oltramare quitte la direction de son parti en 1939. Ses partisans et lui finissent par être exclus de l'UN en 1940 et, en mai, son journal *Le Pilon* est interdit.

Le 31 mai 1940, Oltramare quitte la Suisse pour l'Italie. Après quelques jours, il y rencontre un agent allemand qui l'incite à se rendre à Berlin. C'est là qu'il fait la connaissance, le 10 juin, d'Otto Abetz, jeune diplomate brillant, francophone et francophile, époux d'une Française. Paris étant occupé par l'armée allemande le 14 juin, Abetz y est affecté comme représentant du ministère des Affaires étrangères. Il propose à Oltramare de l'y accompagner pour le seconder. Abetz occupera le poste d'ambassadeur d'Allemagne à Paris jusqu'à la Libération.

Dans le Paris de l'Occupation

Ainsi, moins de trois semaines après avoir quitté la Suisse sans projet précis, Oltramare se retrouve le 17 juin à Paris, rémunéré par l'ambassade d'Allemagne. Du fascisme, il passe rapidement au nazisme. Sous le pseudonyme de Charles Dieudonné, il jouera un rôle de premier plan dans l'appareil de propagande et dans les milieux culturels du Paris de l'Occupation.

La première mission que lui confie Abetz est celle de créer un quotidien sur une ligne politique d'extrême gauche, pour remplacer *L'Humanité* qui était interdite.

Pour comprendre cela, il est nécessaire de faire un retour sur la situation du Parti communiste français² depuis le coup de tonnerre du 23 août 1939. Ce jour-là, à la stupéfaction du monde entier, l'Allemagne et l'URSS signent à Moscou un pacte de non-agression. Ce pacte comportait un protocole secret par lequel les deux parties se partageaient l'est de l'Europe.

(L'existence du protocole secret ne sera officiellement reconnue qu'en 1989 par l'URSS de Mikhaïl Gorbatchev).



Otto Abetz (date inconnue)
(Creative Commons)

¹ Nicole et Dicker se situaient à l'extrême gauche du parti socialiste, proches des communistes. Jacques Dicker, d'origine juive ukrainienne, faisait l'objet d'attaques antisémites ordurières dans *Le Pilon*. C'est l'arrière-grand-père du romancier à succès Joël Dicker.

² Le nom exact du parti était alors Section française de l'Internationale communiste (SFIC), affichant ainsi sa subordination au Komintern, basé à Moscou.

Le Parti applique alors avec conviction la ligne définie à Moscou. Prenant fait et cause pour la politique de Staline d'entente avec Hitler, *L'Humanité* cesse instantanément ses critiques de l'Allemagne nazie. S'érigeant en défenseur de la paix, le Parti traite les dirigeants français et anglais de bellicistes voulant déclencher une guerre impérialiste contre l'Allemagne. Daladier réagit en interdisant *L'Humanité* le 26 août 1939 pour propagande défaitiste.

Lorsque l'Allemagne et l'URSS se partagent la Pologne en septembre et que le Parti s'en prend lui aussi à la « Pologne fasciste », il est interdit à son tour le 26 septembre. Les députés, élus locaux et militants communistes restés fidèles à la ligne officielle sont arrêtés.

À l'entrée des Allemands à Paris le 14 juin 1940, les dirigeants du Parti communiste clandestin, conduits par Jacques Duclos, les voient comme des libérateurs potentiels et ils leur demandent l'autorisation de faire reparaitre officiellement *L'Humanité*.

Dans leurs arguments, ils font valoir que le Parti a avantagé l'Allemagne en appuyant le pacte germano-soviétique et en combattant Daladier, Reynaud et « le Juif Mandel » (c'est ainsi que les communistes nomment Georges Mandel).

Bien qu'Abetz fût favorable à cette autorisation, les négociations n'aboutirent pas en raison des oppositions distinctes de Vichy, de Berlin et de Moscou. *L'Humanité* poursuit son existence clandestine sous la forme d'une feuille ronéotée dans laquelle elle s'attaquait au gouvernement de Vichy mais jamais aux occupants, appelant même à la « fraternité franco-allemande ».

C'est seulement après l'invasion de l'Union soviétique le 22 juin 1941 que, dans un revirement inverse de celui de 1939, *L'Humanité* se déchaînera du jour au lendemain contre l'Allemagne et que le Parti s'engagera pleinement dans la Résistance. Dans son narratif apologétique construit après-guerre, le PCF fera tout pour occulter la période peu glorieuse de 1939–1941.

L'Humanité demeurant interdite, Abetz demanda donc à Charles Dieudonné (désormais le nouveau nom d'Oltramare) de créer un journal pour rallier le monde ouvrier aux occupants en brochant sur les thèmes traditionnels du mouvement communiste. Pour avoir combattu l'extrême gauche pendant des années, Dieudonné n'eut aucune difficulté à en imiter la ligne et le langage.

Le premier numéro de *La France au travail* parut le 30 juin 1940, seulement treize jours après son arrivée à Paris. Il racontera dans ses mémoires comment il forma en un temps record une équipe de rédaction comprenant aussi bien des journalistes de l'extrême droite antisémite que des intellectuels perdus, passés par la gauche communiste ou anarchiste. Le nouveau quotidien était financé par l'ambassade d'Allemagne où se tenait chaque matin sa conférence de rédaction. Installé à la rue Montmartre dans les anciens locaux de *L'Humanité*, le journal se calquait sur le quotidien communiste par sa phraséologie révolutionnaire et ouvriériste et jusque dans que sa typographie.



La France au travail du 9 juillet 1940, affichant sa ligne populiste de gauche (BHVP)

Dès sa création, *La France au travail* rencontra du succès, les ventes quotidiennes atteignant 180 000 exemplaires au mois d'août, surtout dans les quartiers populaires de Paris et de sa banlieue. Sans jamais critiquer Pétain personnellement, le journal s'attaquait aux membres conservateurs du gouvernement de Vichy. Il s'en prenait aux ronds-de-cuir de l'administration, aux parlementaires, aux banquiers, aux ploutocrates, au capitalisme. Il louangeait les ouvriers, vitupérait les riches, réclamait l'impôt sur la fortune et, de façon répétitive, il exigeait la libération des « partisans de la paix » (c'est-à-dire des communistes) qui étaient emprisonnés. En matière internationale, il attaquait l'impérialisme britannique et célébrait l'entente germano-soviétique.

Sur tous ces thèmes, *La France au travail* était pratiquement indiscernable de *L'Humanité* clandestine. Une différence pourtant tenait à la question des Juifs. *La France au travail* clamait un antisémitisme tonitruant avec notamment des contributions de l'ethnologue suisse George Montandon, lui-même ancien communiste, théoricien de « l'ethnie-poutain » et du « racisme scientifique ».

De son côté, *L'Humanité* restait discrète sans pour autant être exempte d'un antisémitisme latent, avec des mentions répétées de « Rothschild » et en s'abstenant de condamner la législation antijuive de Vichy alors qu'elle tirait habituellement à boulets rouges sur toutes les décisions de ce gouvernement.

Au printemps 1941, le vent tourne à *La France au travail*. Abetz cherche en effet à gagner la gauche ex-SFIO incarnée par le Rassemblement national populaire (RNP) de Marcel Déat. L'orientation anti-vichyste et l'antisémitisme outrancier du journal deviennent contre-productifs.

Désormais dirigé par Jean Fontenoy, un journaliste opiomane qui avait été successivement communiste, doriote, cagoulard, et finalement membre du comité directeur du RNP, le journal adopte une ligne éditoriale plus classiquement socialiste. Ainsi, la une du 1^{er} mai 1941 affiche les portraits de Jaurès et de Pétain sous la manchette « Unissons-nous contre le capitalisme ». Le journal voit alors partir la majeure partie de la rédaction des débuts, dont Dieudonné, et il changera de titre en novembre pour devenir *La France socialiste*, qui paraîtra jusqu'à la Libération.

Après son départ du journal, Dieudonné poursuit son activité de propagandiste collabo à Radio-Paris où il crée fin 1941 le « service Dieudonné », produisant plusieurs programmes dont l'un, hebdomadaire, était intitulé *Les Juifs contre la France*. Passionné de théâtre, il fréquente écrivains, artistes et acteurs de l'époque : Louis-Ferdinand Céline, Jean Cocteau, Sacha Guitry, Robert Le Vigan, Arletty, et d'autres. Il organise un banquet de l'AJA (Association des journalistes antijuifs).

Devant l'avancée des Alliés, il fuit en septembre 1944 à Sigmaringen avec Pétain, Laval, Céline et les derniers ultras de la collaboration. Livré par les Américains à la Suisse en 1945, il y est condamné à trois ans de prison pour des faits relevant de la juridiction suisse, tandis que la Cour de justice de la Seine le condamnera à mort par contumace en 1950 (condamnation amnistiée en 1953).

Libéré en 1949, Oltramare se cherche une nouvelle vie politique. Genève lui interdit de relancer son journal d'avant-guerre *Le Pilon*. Il passe un an et demi en Espagne franquiste mais n'y trouve qu'une activité de professeur de littérature française. De retour à Genève, il écrit ses mémoires qui paraissent en 1956 sous le titre *Les souvenirs nous vengent*. C'est alors qu'il reçoit de Johann von Leers, ancien nazi établi depuis peu en Égypte, une invitation à l'y rejoindre.

En Égypte nassérienne

Depuis la chute du Troisième Reich, un certain nombre de nazis trouvaient refuge en Égypte et ce mouvement prend de l'ampleur depuis la prise du pouvoir par Gamal Abdel Nasser.

Bien que ce dernier exerce une répression féroce contre les communistes égyptiens d'une part et contre les Frères musulmans d'autre part, il bénéficie paradoxalement de l'appui de l'URSS aussi bien que de certains islamistes tel Amin al-Husseini (1895–1974), l'ancien grand mufti de Jérusalem. Ce dernier avait vécu à Berlin depuis 1941 et avait collaboré à l'effort de guerre allemand par de la propagande en direction des pays arabes et en participant à la constitution d'une division de la Waffen-SS formée de musulmans bosniaques. Cette division, nommée Handschar (cimenterre), sévit notamment en France.

À la chute du Reich, alors qu'il était réclamé par les Anglais et par les Yougoslaves comme criminel de guerre, Husseini fut protégé par la France, dans un calcul cynique motivé par la rivalité avec le Royaume-

Uni dans le monde arabe.

Après un an passé dans des conditions confortables en banlieue parisienne, il fut exfiltré vers l'Égypte où il fut accueilli en héros à l'été 1946.

Johann von Leers (1902–1965) était un intellectuel fanatiquement antisémite qui avait fait carrière dans le parti nazi, dans la SS et à l'université de Iéna où il avait enseigné l'histoire juridique, économique et politique sur des bases raciales.

Depuis sa jeunesse, il était passionné par l'islam, vu comme l'adversaire le plus résolu du judaïsme. Durant la guerre, il se lie à Amin al-Husseini qui résidait à Berlin.

Amin al-Husseini passant en revue la division Handschar de la Waffen-SS en novembre 1943 (Creative Commons)



Après la capitulation de l'Allemagne, il s'établit en Argentine où il collabore à des revues d'expression allemande, avec une prédilection pour les questions arabes et islamiques. Il est représentatif de tout un courant d'anciens nazis qui se rallient à des régimes dictatoriaux, y compris, ce que l'on sait moins, au régime stalinien d'Allemagne de l'Est.

Johann Von Leers en 1933 (Creative Commons)



Lorsque le dictateur argentin Juan Perón est renversé fin 1955, Leers reçoit de Husseini une invitation à le rejoindre au Caire où il arrive au printemps 1956. Dans son discours de bienvenue, Husseini lui déclare : « Nous vous remercions d'être venu jusqu'ici reprendre le combat contre les puissances des ténèbres incarnées dans la juiverie mondiale. »

Leers est embauché dans l'appareil de propagande égyptien où, entre autres, il s'occupe de la radio La Voix des Arabes dont la mission est de diffuser le panarabisme nassérien et de combattre le « sionisme ».

C'est alors que Leers fait appel à Oltramare qui arrive au Caire en novembre 1956. Fort de son expérience de propagandiste à Radio-Paris, il intègre La Voix des Arabes. Quelles étaient ses fonctions n'est pas clair. Certaines sources le disent speaker des émissions en langue française ; mais, selon d'autres sources, la station diffusait exclusivement en langue arabe.

Toujours est-il qu'Oltramare ne semble pas se plaire au Caire car il repart en novembre 1957, après une seule année. De retour à Genève, il encourt les reproches de sa belle-mère qui le blâme d'être allé travailler pour des Arabes, lesquels, à ses yeux, étaient aussi méprisables que des Juifs !

Leers, lui, poursuivra son activité au Caire jusqu'à sa mort de maladie en 1965, toujours dans l'appareil de propagande et à la tête d'un « Institut d'étude du sionisme ».

Il participe à la publication d'une édition arabe des *Protocoles des Sages de Sion*. En 1957, il s'était converti à l'islam en prenant le nom d'Omar Amin : Amin en l'honneur de son ami Husseini, Omar d'après le calife (634–644), deuxième successeur de Mahomet, célèbre pour avoir expulsé les derniers Juifs de Khaybar dans le Hedjaz et pour avoir, par ses conquêtes, donné une immense extension à l'empire islamique, de l'actuel Turkménistan à l'actuelle Libye. Selon la tradition, il serait le conquérant de Jérusalem sur les Byzantins³ et il aurait établi le statut de dhimmi pour les Juifs et les Chrétiens⁴.

À Genève, Oltramare reprend son activité de journaliste. Malgré son interdiction, il relance en 1958 *Le Pilon* sous le nom de *Le Pilon 58* et il publie des articles dans un journal d'extrême droite appelé *L'Europe réelle*. Il meurt en 1960 d'une crise cardiaque.

Sources principales :

- Roger Arditi, *Vichy au ministère de l'Agriculture*, Paris, L'Harmattan, 2023.
- Yves Laplace, *Plaine des héros*, Paris, Fayard, 2015.
- David Motadel, *Les musulmans et la machine de guerre nazie*, Paris, La Découverte, 2019.
- Georges Oltramare, *Les souvenirs nous vengent*, Genève, L'Autre son de cloche, 1956.
- Pierre-André Taguieff, « Fanatiques antijuifs sur la voie du jihad : Dans le sillage de Haj Amin al Husseini et de Johann von Leers », *Revue d'histoire de la Shoah*, 2016/2, n° 205, pp. 475–510.
- Collection de *La France au travail à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris (BHVP)*.
- Collection de *L'Humanité clandestine (1939–1944) sur gallica.bnf.fr*.
- Notices Wikipedia sur Georges Oltramare, sur la fusillade de 1932, sur Otto Abetz, sur Johann von Leers, sur Amin al-Husseini, sur la division Handschar, etc.
- Divers autres articles en ligne sur Georges Oltramare.

Roger Arditi

¹ Selon l'historien Vincent Lemire, ceci serait une légende, Omar ne s'étant jamais rendu à Jérusalem.

¹ Il s'agirait d'une confusion avec le calife omeyyade Omar II (717–720) qui serait le véritable auteur du statut de dhimmi.

Abou Hassira

Les juifs d'Égypte ne sont en général pas très enclins à vénérer un rabbin comme le font les juifs marocains. Pourtant l'un d'entre eux échappe à cette norme. Il s'agit de rabbi Yaacoub d'Abou Hassira.

Qui est donc ce personnage emblématique de la ville de Damanhour située sur la route agricole reliant Le Caire à Alexandrie, et à une cinquantaine de kilomètres de cette dernière? Ce rabbin est né dans l'oasis du Sahara à Tafilalt en 1805, et il est connu aussi sous le nom de Abir Yaakov.

C'était un kabbaliste de renom et un érudit juif. Son petit fils, le rabbin Ysrael Abou Hassira est connu sous le nom de Baba Saleh et son mausolée situé à Netivot en Israël est l'un des lieux saints juifs les plus visités d'Israël par les juifs d'origine marocaine.

Mais revenons à notre personnage. Peu de personnes de ma génération connaissent ce personnage, mais ayant des parents lointains habitant Damanhour j'avais eu l'occasion d'en entendre parler.

Ils quittaient leur ville au moment du pèlerinage pour fuir la foule, et se refugiaient à Alexandrie.



Ce pèlerinage draguait en effet un grand nombre de juifs pratiquants venu du Maghreb.

Le premier témoignage écrit que j'ai trouvé est celui de Maurice Fargeon dans son livre « Les juifs en Égypte. Depuis les origines à ce jour », publié au Caire en 1938. Il commence par décrire avec précision les lieux :

"Ce tombeau se trouve perché sur une colline, hors de la ville, située sur la route de Choubrahkhit à quatre kilomètres environ de Damanhour."

Le lieu était appelé à l'époque Colline du Souvenir et il était connu tant par

les juifs que par les musulmans. Le tombeau d'Abou Hassira se trouvait dans le cimetière juif, qui n'était pas entouré de murs. La seule construction en dehors des tombes était un bâtiment d'environ 70 mètres carrés contenant le tombeau d'Abou Hassira.

Reprenons le récit de Fargeon : "Pour y arriver, il faut parcourir un long chemin étroit et sinueux, de deux mètres de largeur environ, bordé d'une part des champs ou des habitations des villageois, de l'autre d'une rigole." On comprend donc que lors de pluies l'accès de cette colline n'est pas très aisé et que les pèlerins

juifs louaient des ânes aux villageois pour accéder au cimetière."

S'ensuit la description de la vie de ce saint homme que je résume : Il est né au Maroc et se rend à Alexandrie puis à Damanhour où il est accueilli par un notable de la ville, Mr Moussa Seroussi. Dès que ce dernier apprit que le rabbin voyageait pour recueillir des fonds pour des œuvres caritatives, il lui offrit l'hospitalité et l'entoura de soins. La légende dit qu'ému, Abou Hassira lui annonça qu'il n'avait pas longtemps à vivre et prédit trois jours avant sa mort le jour et l'heure où aura lieu son décès.

Ce qui s'avéra exact. Sa dépouille fut enterrée à Damanhour malgré l'opposition de la communauté d'Alexandrie qui aurait voulu que cela ait lieu à Chatby. Depuis lors chaque année vers la fin du mois de décembre ou au début du mois de janvier de nombreux pèlerins se rendaient auprès du tombeau pour déposer des fleurs, allumer des lampions et réciter des prières.

Comment se déroulait ce pèlerinage vers 1938 ?

Reprenons des extraits du récit de Fargeon: "Cette coutume à la longue, perdit sa solennité. Suivant les mœurs du pays, le pèlerinage s'est transformé d'année en année en une fête populaire, annuelle, dépourvue de tout caractère religieux... Immédiatement après la visite du tombeau du vénéré rabbin, les pèlerins sortant des lieux saints, se retrouvent sous une large tente dressée dans le ravin situé au pied de la colline, où des tables sont couvertes de toutes sortes de charcuteries, de boissons et de fruits. Des gens du peuple, venant des bas fonds des quartiers israélites d'Alexandrie et du Caire, crient tel dans une foire, qui, sa viande grillée, qui ses boissons et attirent la foule par la fumée asphyxiante de leurs grillades...les consommateurs se réjouissent et se saoulent sous le regard attendri des agents de l'ordre à qui des instructions formelles sont données de n'intervenir qu'en cas de querelle..."

Des familles entières, père, mère et enfants ont étendu des draps ou des nattes (Hassira) et là sous le regard des villageois arabes qui les observent de loin empêchés d'approcher par des cordons spécialement aménagés par les organisateurs, se mettent à chanter en arabe accompagnés de la taraboukka (tambourin) ...

Des mendiants guettent les arrivants, les poursuivent de leurs souhaits tendent une main couverte d'un mouchoir, souvent portant un tronc au nom d'une société de bienfaisance qui n'existe que dans leur cervelle."

Cette description de ce pèlerinage n'est pas très reluisante et ressemble plutôt à une foire foraine qu'à un événement religieux. Qu'en est il après 1956 et le départ d'Égypte de la majorité des juifs?

Je ne trouve aucun document signalant ce pèlerinage entre les années 1956 et 1984. Pourtant il semble qu'après la visite d'Anouar el Sadat en Israël et le traité de paix signé entre les deux pays, des juifs venant du Maroc aient repris cette tradition et probablement également des israéliens.

En effet durant les premières années après 1979 un grand nombre d'israéliens visitent l'Égypte.

Le premier document que je trouve signalant ce pèlerinage est un article du Monde diplomatique daté de mai 1984, écrit par Marie-Christine Aulas et intitulé Pèlerinage à Damanhour : *"Avant la signature de l'accord de paix égypto-israélien, la tombe du rabbin Abou Hassira, située au milieu du dédale des ruelles du souk, faisait partie du panorama quotidien de cette bourgade rurale. Qui donc y prêtait attention, à l'exception de quelques femmes croyant que des incantations au saint homme pourraient les guérir de leur stérilité? Certains savaient sans doute que ce rabbin sépharade, venu du Maroc, mourut à Damanhour voilà plus d'un siècle, avant d'atteindre Jérusalem. Mais la terre égyptienne n'est-elle pas saturée d'histoire, dans la ville d'Horus (origine de Damanhour) comme ailleurs ?*

Voilà qu'au lendemain des accords de paix la petite ruelle du souk s'est transformée en avenue.ou presque" En effet la pratique de ce pèlerinage reprend, les juifs d'origine marocaine vénérant Baba Salé veulent se rendre sur la tombe de son grand père. "

Il semble pourtant que ce pèlerinage posait des tas de problèmes, peut être à cause du trop grand nombre de touristes ou du comportement de certains juifs marocains qui consommaient de l'alcool, pratique mal vue par les musulmans.

Le 12 septembre 2001 est paru un article dans Al-Ahram Hebdo sous la plume de Hala Fares et intitulé "Polémique sur Abou-Hassira." Le tombeau avait été inscrit sur la liste du patrimoine égyptien par le Haut conseil des Antiquités (HCA). Cette décision a été contestée par un avocat de Damanhour Maître

Moustapha Raslane qui a intenté un procès auprès du Tribunal administratif où il obtient l'annulation de cette inscription.

Le ministère de la Culture interjette l'appel. Cet avocat argumentait sur le fait que ce pèlerinage marqué entre autres par la bénédiction de fruits et de bouteilles d'alcool suscitait une large polémique depuis plusieurs années. Des journaux joints à la campagne dénonçaient non seulement des pratiques licencieuses au cours de la visite qui choquaient les habitants du village, mais parlaient aussi d'une "invasion culturelle et d'une tentative inspirée par Israël pour s'appropriier ce lieu".

L'argument du Haut Conseil des Antiquités était que "Ce mausolée a plus de 120 ans et le HCA ne fait pas de distinction religieuse entre les monuments". La Cour prend la décision d'interdiction en estimant que "tout ce qui est en rapport avec le judaïsme ne peut être considéré comme des vestiges égyptiens". Le HCA fait appel.

L'ambassade d'Israël au Caire fait savoir qu'elle verrait "Très mal l'interdiction aux juifs d'accéder au site" Le HCA souligne qu'il y a 15 monuments juifs qui sont enregistrés en Égypte et qu'il n'est guère question de les abandonner ou de mettre en doute leur valeur patrimoniale. En outre il rappelle qu'il existe toujours une communauté juive en Égypte.

La polémique ne prend toutefois pas fin. Le 18 janvier 2012 le Courrier International reporte un article du journal Al Masri Al Yom qui signale que pour la première fois depuis des années le pèlerinage aura lieu mais que les israéliens n'ont pas été admis à visiter le tombeau. Celui-ci est protégé par une voiture militaire stationnée devant.



L'affaire continue et le 31 décembre 2014 le Time of Israël sous la plume de Elhanan Miller écrit : "Réagissant à la décision d'un tribunal égyptien interdisant une célébration annuelle juive en l'honneur du rabbin marocain Yaakov Abuhatzeira, un de ses descendants a déclaré mardi au Time of Israël que cela fait déjà des années que les juifs ne peuvent accéder à l'événement dans le nord de l'Égypte pour des questions de sécurité." Le journal décrit les difficultés d'accéder au site :

"Yaakov Yehudayoff, un des descendant d'Abou Hassira qui organise des voyages de groupes d'israéliens sur le site depuis 1989, a déclaré que l'Égypte est devenue trop dangereuse pour les israéliens et les juifs à la suite des soulèvements populaires dans le pays, communément appelés le printemps arabe." Plus loin "En décembre 2010, la dernière fois qu'un grand groupe de 550 israéliens s'était rendu en Égypte, ils ont été accueillis avec des pancartes "mort aux juifs"

Mais l'affaire ne semble pas prête de s'éteindre. Le 28 septembre 2020 un journal marocain écrit "L'Égypte interdit la fête du rabbin marocain Yaakov Abuhatzeira. En Égypte, la Cour administrative suprême a confirmé la décision du tribunal administratif d'Alexandrie relative à l'interdiction de la célébration annuelle juive en l'honneur du rabbin marocain du 19ème siècle.

Avant de se prononcer, la Cour a examiné et rejeté un appel du gouvernement égyptien contestant cette décision de 2014 portant interdiction de la fête juive du rabbin marocain... Outre l'interdiction du festival, le tribunal administratif d'Alexandrie avait ordonné le retrait du sanctuaire de la liste des sites du patrimoine copte et islamique d'Égypte." On voit donc ainsi l'opposition du HCA à la décision du tribunal et que la polémique continue bien des années après.

Un peu d'espoir avec un article de JForum du 29 décembre 2022 et intitulé "Régénération de la tombe du rabbin Yaakov Abuhatzeira lors d'une opération secrète".

Cet article mentionne qu'un groupe de volontaires israéliens s'est rendu en Égypte dans le cadre d'une mission secrète visant à régénérer la tombe qui a été négligée pendant des années. Plus intéressant :

"Les travaux à Damanhour ont été menés en collaboration avec des responsables égyptiens, avec des volontaires nettoyant le site de la tombe et son périmètre, restaurant les fenêtres endommagées et repeignant les murs de la tombe, selon Ynet. Les réparations ont duré plusieurs heures et sont intervenues

après que la famille d'Abuhatzeira eut fait pression sur les responsables égyptiens pendant plusieurs années pour autoriser la rénovation".

Signalons en outre qu'en 2017 l'ancien ambassadeur d'Israël en Égypte, David Govin avait été visiter le site et l'avait photographié en constatant l'état déplorable de la tombe.

Qu'en est il aujourd'hui et qu'en sera-t-il par la suite? Cette rénovation réalisée par des israéliens et des volontaires égyptiens donne-t-elle de l'espoir ou bien l'hostilité des habitants aura-t-elle le dessus ?

André Cohen

Les cinémas d'Alexandrie dans les années 50

Il faut reconnaître que le cinéma était à Alexandrie un loisir majeur et que nous avons été biberonnés aux films américains, mais aussi dans une moindre mesure aux films italiens et français.

Les principales salles du centre ville étaient chacune associées à un studio de production.

On avait ainsi :

MÉTROMGM
 AMIR.....20th Century Fox
 ROYAL.....United Artists
 RIO.....Columbia
 RIALTO.....RKO
 STRAND....Paramount
 FÉRIAL.....Warner Bros inauguré en 1952.



Les plus grandes salles:

Le Radio inauguré en 1952 sur l'emplacement de la boîte de nuit Champs Elysées
 Le Rex, avec 2518 places (2036 en salle, 427 au balcon, et 10 loges)
 Le Ritz avec 1584 places (1484 en salle et 10 loges)
 Le Métro avec 1528 places (936 en salle et 592 au balcon)
 Le Lotus avec 1500 places
 Le Férial avec 1446 places (900 en salle, 506 au balcon et 8 loges)
 L'Alhambra avec 1373 places (577 en salle, 318 au balcon et 36 loges)
 Mohamed Ali avec 1121 places (504 en salle, 457 au balcon, 32 loges).
 En saison cette salle accueillait les troupes de théâtre et d'opéra européennes.
 El Sharq avec 1381 places
 La Gaité avec 1031 places et toit ouvrant l'été
 Le Sporting avec 1000 places (800 en salle et 200 au balcon)

Les salles climatisées :

Amir au 41 rue Fouad 1^{er}
 Métro rue Farouk 1^{er}
 Rialto au 36 rue Safia Zaghloul
 Royal au 22 rue Fouad 1^{er}
 Strand square Saad Zaghloul
 Radio Midan Saad Zaghloul

Les salles fonctionnant l'été seulement avec ciel ouvert

Alf Leila à Aboukir
 El Montazah à Sidi Bishr
 Florida à Sidi Bishr
 Lotus à Moharem Bey
 Majestic au 36 rue Saad Zaghloul
 Quais rue Hagar à Bacos

Rio Jardin sur le toit au 36 rue Fouad
San Stefano

Les salles avec films en arabe exclusivement

Anfoushi à Ras el tin (800 places)
Bacos 155 rue Aboukir (1014 places)
Camps César (350 places)
Cléopatra 1020 places (980 en salle et 8 loges)
Lotus 96 rue moharem bey (1500 places)
Misr 790 places 635 salle 155

Et aussi

Park
Ras el Tin
Rex
Ritz
Ferial à partir de 1952

Il y avait également une quinzaine d'autres salles parmi lesquelles le Cosmo, le Concordia, le Montazah à Sidi Bishr, et le Plaza rue Fouad pour les plus importants.

Mention particulière pour le cinéma Métro, où les dimanches en matinée et à l'occasion de quelques anniversaires d'enfants nous passions un très agréable moment avec les dessins animés de Tom et Jerry, Bip Bip et Bugs Bunny qui se terminaient par « *That's all folks* », Droopy avec son air triste par « *You know what ? I'am Happy* ». A l'entracte toute la salle chantait *Happy Birthday* lorsqu'un grand gâteau arrivait sur la scène et u'une douzaine de gamins dont c'était l'anniversaire allaient se partager.

Autre salle très appréciée, le Fouad, qui programmat des films français d'avant-garde.

André se souvient qu'au sortir de la guerre leur professeur les incitait à participer aux discussions lors des séances de ciné-club.



Cinéma Strand

Pour ma part j'avais une préférence pour les films de cape et d'épée, et garde en mémoire une scène de *Fanfan la tulipe* où Gérard Philippe du toit de la prison avait un *joli poin de vue* sur le décolleté de la gitane Gina Lollobrigida. : « *Il y a là un très agréable débouché sur la gorge de la vallée,... Peut-on pêcher sur les bords de l'Adeline* » ?

De nombreux films italiens avaient aussi la cote, otamment les comédies de Dino Risi (*Poveri ma belli, Belle ma povere...*), les comédiens Toto, Alberto Sordi, Vittorio Gassman et la magnifique Silvana Manganò en tenue érotique (pour l'époque) dans *Riso Amaro*.

Je me souviens aussi des figurines d'acteurs et d'actrices américains que nous collectionnions : nous les trouvions dans les tablettes de chocolat ICA.

Dans ces années là le cinéma a connu deux évolutions majeures

Les films en couleurs « *The wizzard of Oz* » avec Judy Garland qui débute en noir et blanc et passe en couleur en format 1,37/1 lorsque Dorothy *Passe over the rainbow*

Le premier film en cinémascope de la 20th Century fox « *The Robe* » (la tunique) en 1953, suivi de « *River without return* » avec Marilyn Monroe et Robert Mitchum.

A la fin de chaque séance, était projetée la photo du roi accompagnée de l'hymne national. Tous les spectateurs se mettaient alors debout et attendaient la fin avant de sortir,

C'était calqué sur ce qui se faisait en Angleterre.

Un brin de nostalgie des cornets de « lebs, soudanis, et autres termès » que nous grignotons en cours de séance. Aujourd'hui j'ai horreur des gens qui se gavent de pop corn ou de chips pendant la projection.

Sur le site de l'AAHA on trouve un excellent compte rendu sur les principales salles de cinéma d'Alexandrie de 1937 à 1952. Un compte rendu de César Pinto natif d'Alexandrie et grand amateur de cinéma. Un véritable panorama des grands films hollywoodiens des années 50.



Mais le cinéma à Alexandrie c'était aussi le cinéma à la maison, dont plusieurs foyers étaient équipés. Je me souviens des courts métrages d'une dizaine de minutes des films de Charlot, Laurel et Hardy, Harold Lloyd que mon père louait (achetait ?).

Malheureusement, projecteur et surtout plusieurs petits films de famille tournés avec la camera à ressort Pathé Baby 9,5mm ont été perdus lors du départ.

Tony Tueta

Quelques réflexions concernant les cinémas :

Merci à Tony pour cette liste impressionnante des cinémas d'Alexandrie. Pour ma part je ne connaissais que les salles diffusant des film occidentaux. Je savais qu'il existait des salles projetant des films égyptiens, mais cette liste est impressionnante. Je voudrais rajouter deux points concernant des salles que j'aimais bien :

Le cinéma Sporting, en face de la gare du tramway. Il a été inauguré en 1952 sur l'emplacement d'un stade de patins à roulettes très prisé par les militaires anglais durant la guerre. Ce stade était composé d'un parterre rectangulaire entouré d'une barrière derrière laquelle se tenaient les spectateurs assis sur des chaises (payantes) ou sur des bancs. A l'entrée se trouvait la buvette. J'ai pour ma part fait du skating pendant la guerre et Victor Attas me confirme qu'il en a fait en 1950/51. Le cinéma Sporting donnait des films français et italiens puis après le départ des étrangers, des films arabes. C'est dans ce cinéma que j'ai vu les films de Tino Rossi et Fernandel.

Le cinéma Fouad. Ce cinéma, situé au 13 rue Fouad, a pris la suite d'une autre salle : "Ambassadeurs", en 1950. Il comprenait 735 places dont 554 en salle, 151 en balcon et 6 loges.

C'était donc un cinéma de taille moyenne par rapport aux autres salles.

Cinéma Fouad



Les propriétaires étaient Victor Arwas, Les films Naray et Josy film. Victor Arwas , galeriste est mort à Londres le 23 février 2010, Josy film était une revue de cinéma appartenant à Elie Politi.

Je n'ai pas trouvé de documentation concernant les films Naray. En 1950, lors de son, inauguration, j'étais en terminale, et notre professeur Alexandre Roche, très imbu de cinéma, nous incitait à aller voir les films français d'avant garde, très souvent couplés à une séance de discussion genre "ciné club" à l'Atelier situé un peu plus loin.

C'est dans cette salle que j'ai vu les films suivants : « La Symphonie Pastorale », Prix du festival de Cannes avec Michèle Morgan, « Justice est faite » d'André Cayatte, qui m'a laissé une forte impression, ou « Orphée », de Jean Cocteau, avec Jean Marais et Maria Casarès.

J'avoue qu'à l'époque ce dernier film où le héros traverse le miroir pour aller dans l'autre monde ne m'avait pas enthousiasmé. Mais le Fouad projetait également des films plus légers tels que "Nous irons à Paris", ou des opéras filmés tels que « Rigoletto ».

André Cohen

Égyptien par décret royal

L'histoire de Boris Kahanoff est celle d'un homme exceptionnel, qui a vécu une vie très particulière en Russie, en Égypte et en Israël.

De la Russie à l'Égypte

Boris Kahanoff est né à Odessa en 1887 dans une famille connue par ses écrits et ses interprétations des lois juives. Il était le cadet de cinq enfants. Sa soeur aînée a passé toute sa vie en Russie. Un frère a été injustement accusé par les bolcheviques d'avoir créé un incendie dans l'usine où il travaillait en tant qu'ingénieur. Il a été jeté en prison et il y est mort du typhus. Un autre frère a été massacré avec sa famille

à la frontière polonaise qu'il tentait de traverser afin d'échapper au régime soviétique. Son troisième frère, Israël Kahanoff était sioniste et a quitté la Russie pour la Palestine en 1904.

Boris Kahanoff, ingénieur, fait une belle carrière en Russie. Il débute dans une mine en Oural où il reste deux ans. Déjà, il enregistre quelques brevets. Puis il gagne St-Petersbourg, où, pour les Juifs, il était difficile d'obtenir un permis de séjour. En 1915, il fait même partie d'une délégation envoyée aux États-Unis par le gouvernement pour acheter des armes ! Après la révolution d'octobre 1917, en raison de tous les soubresauts du régime soviétique et de l'antisémitisme qui règne, il décide de quitter la Russie. Très séduit par le sionisme et les idées de Theodore Hertzl, il a voulu s'installer avec sa femme et ses deux enfants en terre promise.

En 1922 toute la famille embarque dans une charrette conduite par un paysan qui s'est engagé à lui faire traverser la frontière polonaise . Les parents sont assis devant à côté du paysan et les deux enfants derrière, silencieux, cachés sous du blé. Ils ont réussi à traverser la frontière et se sont trouvés libres !

Ils avaient projeté de s'embarquer pour la Palestine, la mère de Boris vivait à Jerusalem depuis 1912. En 1922, Boris écrit à son frère Israël installé alors au Caire avec sa famille, que le navire fera escale à Alexandrie. Le bateau à peine amarré, Israël monte à bord. Une immense émotion saisit les deux frères qui ne s'étaient pas vus depuis près de vingt ans. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre. L'épreuve est enfin finie ! Les larmes coulent comme au cinéma. Israël invite Boris à rencontrer sa famille. "Puis tu partiras". Boris, sa femme et leurs deux enfants se rendent alors au Caire pour une brève excursion. Une brève excursion en Égypte qui durera ...28 ans.

Il rend visite à sa mère à Jérusalem. Comme il ne trouve pas le travail d'ingénieur qu'il recherche, il retourne en Égypte.

Les débuts sont difficiles. La mère d'Edna racontait que leur premier appartement était en sous-sol. L'air et la lumière provenaient de fenêtres barrées, au ras des trottoirs. "Quand nous regardions dehors, ce qu'on voyait, c'étaient des jambes et les roues des voitures".

Très rapidement Boris s'organise. Il monte une usine de matériaux de construction innovants, utilisant des brevets dont il est pour la plupart l'auteur. Il est un chimiste remarquable. L'usine, située en banlieue, fait appel à un personnel local. Boris connaît le russe (il aime parler d'auteurs russes qu'il cite), il connaît aussi l'hébreu et le yiddish. Il a rapidement appris le français, langue qu'il parle couramment et dans laquelle il donne des conférences sur des sujets scientifiques (en physique et en chimie), un peu d'arabe et d'anglais. Il peut communiquer en arabe avec son équipe et certains de ses clients. L'anglais, il s'est mis à le parler avec les soldats durant la guerre.

L'usine marche très bien et grâce à cela, au bout de quelques années, la famille peut emménager dans un appartement spacieux.

L'immeuble, desservi par un ascenseur, se situe dans la magnifique rue Soliman Pacha à deux pas du fameux Groppi.

En 1935 Boris Kahanoff reçoit la citoyenneté égyptienne par décret royal –un grand honneur.

Boris s'intègre rapidement à la vie de la communauté juive du Caire, et en devient l'un des leaders.

Il participe à la création de la Société pour les Antiquités juives en Égypte et du Lycée professionnel juif au Caire. Il s'investit profondément dans la réunion des communautés sépharades et ashkénazes d'Égypte.

Il soutient la ligue pour le boycott des importations d'Allemagne (à partir de 1933). Il est actif dans la formation des jeunes pionniers. Il s'attache à développer la connaissance de l'hébreu dans les écoles juives et dans les cours du soir. Il milite dans le mouvement sioniste et en devient le vice-président. Il contribue aussi à fonder le "Club pour les soldats juifs" de la Brigade et de l'armée britannique.

Durant la deuxième guerre mondiale, l'appartement familial devient un lieu de rencontre animé pour les soldats juifs et pour des leaders du Yeshuv en Israël, parmi lesquels Moshe Chertok (Sharett) qui deviendra Premier Ministre, Rabbi Meir Berlin (Bar Ilan), dont l'Université Bar Ilan porte le nom, le Professeur Reifenberg de l'Université Hébraïque et plusieurs autres.



Le navire

Quelque temps après la deuxième guerre mondiale et avant la création de l'État d'Israël, un émissaire d'Eretz Israël vient rencontrer Boris. Il est porteur d'une étrange requête : l'armée britannique, dit-il, vend des surplus d'équipements et « *nous voulons que vous achetiez un petit bateau, parmi ces surplus. Le jour venu, cela reviendra à la flotte de l'État juif, quand celui-ci sera constitué* ». L'homme se présente comme appartenant à la Défense et souligne que cette demande ne peut être déclinée.

Boris accepte, mais à trois conditions : le navire serait enregistré à son nom et il serait le sien selon la loi ; il paierait pour cela de son propre argent ; et personne n'utiliserait le navire sans son consentement. Le messager donne son accord, bien sûr. Peu après, le navire est amarré à Port-Saïd, Boris est en possession de tous les documents, toutes les taxes sont payées conformément à la loi, et la licence est validée.

Le 15 mai 1948, l'État d'Israël est proclamé. En Égypte, tous les responsables sionistes sont arrêtés et internés dans un camp de concentration à Huckstep, à l'est du Caire. C'est le cas de Boris, son usine est mise sous séquestre. Les conditions d'existence au camp sont difficiles mais pas épouvantables. Les familles peuvent rendre visite régulièrement aux prisonniers. Je me souviens de la carriole et ses deux chevaux harnachés avec laquelle nous nous rendions au camp, d'une salle sombre et de bancs de bois sur lesquels nous nous asseyions quand nous lui rendions visite. Je me souviens de son regard doux et triste. Il est vite devenu un leader dans le camp, il faisait des conférences aux détenus, et les représentait auprès des Égyptiens.

Lors de sa détention au camp, c'est son gendre (mon père) qui s'occupe de l'usine. Un jour, papa vient à l'usine et trouve, à sa grande surprise, de nouveaux panneaux municipaux illégaux affichés où était écrit en arabe "Rue Baruch (Boris)". Quelqu'un, ou quelques-uns voulaient rendre hommage à Boris et le remercier. Dans la cour de l'usine, en effet, il y avait un puits -un trésor précieux en Égypte. Mon bon grand-père avait permis aux voisins, les habitants de la rue, d'entrer dans la cour et de puiser de l'eau pour leurs besoins. Gracieusement, bien sûr. Ils n'avaient pas oublié.

Mon père racontait que quelques jours après l'arrestation de Boris, ma mère et lui ont hésité à aller au prestigieux club d'Héliopolis dont Boris et eux-mêmes étaient membres. Ils s'y sont rendus. Là, le ministre égyptien de l'Intérieur s'approche de mes parents, leur serre la main et dit à ma mère, "Madame Lagnado, je suis désolé pour ce qui est arrivé à votre père". Il avait donné l'ordre, il savait, et il était « désolé » !

L'échappée

Un matin, on frappe à la porte du 3^e étage, 15 rue Soliman Pacha. Mon père ouvre et voit trois hommes en vêtements civils. Ils se réclament du ministère égyptien de la Guerre. Ils veulent voir Boris Kahanoff. Papa, sentant le danger, les invite dans l'appartement avec son légendaire sens de l'hospitalité. Après une tasse de café, les hommes expliquent qu'il y a un problème avec le bateau et s'enquière de sa localisation. « Probablement à Port Saïd. Peut-être a-t-il été déplacé » ?

Il leur montre les documents, les licences, et tout est en ordre. Il s'est gardé de préciser que Boris était interné, et eux ne le savaient pas, parce que le camp de concentration relevait du ministère de l'Intérieur, tandis que les visiteurs appartenaient au ministère de la Guerre. A ce moment-là il valait mieux que la main gauche ignore ce que la main droite faisait...Le café fini, la visite terminée, les visiteurs assurent qu'ils allaient vérifier.

Le scénario se répète. Mon père de nouveau les informe de l'absence de Boris, sans aucune allusion à sa situation en camp. Il montre les licences, les reçus, ne sachant rien au sujet du navire, il est « juste le mari de la fille »...Une fois le café bu, les visiteurs repartent, affirmant qu'ils vont vérifier.

Quand la guerre avec Israël s'achève, il en va de même pour les arrestations. Les leaders sionistes emprisonnés sont libérés. Au bout de quatorze mois de prison, Boris revient à la maison en juillet 1949. Soulagement pour toute la famille. Mais l'accalmie est de courte durée. Quelques mois plus tard, un matin, on toque à la porte du 15 rue Soliman Pacha. Cette fois-ci en uniforme, des officiers de police réclament Boris, qui... heureusement, n'est pas là. Au contraire de leurs collègues du ministère de la Guerre, ces hommes semblent déterminés à le trouver. Ils exigent sa présence le lendemain au poste de police. La situation devient dangereuse. Le bateau de Boris a disparu de Port Saïd. Il a sans doute été identifié par les Égyptiens comme appartenant à la marine israélienne. Pour mon père, il est clair que si Boris se rend au

commissariat, il n'en sortira pas et sera accusé de trahison. Il devient évident pour nous que Boris devait quitter l'Égypte le jour-même !

La course commence. Boris revient à midi. Mon père a recherché deux places pour un vol vers Paris mais la TWA n'a qu'un seul siège disponible. Un drame éclate alors à la maison. Grand-mère ne veut pas partir et laisser sa famille. Et Boris déclare ne pas vouloir partir seul et laisser sa femme.

Par chance, l'agent de voyage, un grec habile, a fait un travail extraordinaire. D'abord il a dégotté un autre siège sur un vol pour Paris. Ensuite, il va les accompagner à l'aéroport du Caire. La nuit est tombée. Boris et Sonia passent sans encombre le comptoir de la compagnie aérienne.

Il en va tout autrement à la police des frontières. Le nom de Boris n'apparaît pas dans la liste des personnes autorisées à quitter le territoire (la liste est-elle celle du ministère de l'Intérieur ou de la Défense ? On ne sait). Le policier au comptoir bloque. Une vive discussion s'engage entre le policier et l'agent de voyage. L'agent souligne qu'il n'y a pas d'interdiction. Le policier réplique qu'il n'y a pas d'autorisation. L'agent propose au policier d'appeler son supérieur. Le policier répond : "A cette heure-ci on ne peut joindre personne ». L'agent lui donne un numéro de téléphone et lui a dit « Essayez ». Le policier essaye et quelqu'un répond. Le policier raconte l'histoire et demande s'il était possible de laisser sortir Kahanoff. La voix à l'autre extrémité veut savoir s'il est sur la liste des ceux qui ont l'interdiction de quitter l'Égypte et le policier répond : « Non ». La voix à l'autre extrémité a dit : « Alors, laissez-le sortir ». Ainsi le policier autorise Boris et Sonia à embarquer.

Le 20 décembre 1949 Boris s'enfuit d'Égypte avec Sonia. Pour la deuxième fois de sa vie il doit quitter dans des conditions dramatiques un pays où il a vécu de très longues années. De Paris, ils rejoignent rapidement Israël. Tout était derrière eux. Les Égyptiens étaient furieux.

Si cette « escale » en Égypte a duré 28 ans, il y a eu un avant et un après. La Russie, c'était le pays de Boris, ses racines, sa culture, sa langue : il a dû quitter tout ce qui faisait sa vie ainsi que celle de sa femme et de ses deux enfants pour construire une nouvelle vie au Caire. Mais une fois de plus, le déracinement a frappé à sa porte. La fuite en 1949 et l'arrivée en Israël ont été une deuxième reconstruction. Cette fois, il avait 62 ans. Sa persévérance, son dynamisme ont eu raison de toutes les difficultés d'installation dans ce jeune État d'Israël, lui-même en pleine construction.

La Russie, l'Égypte, Israël -trois pays, deux enracinements réussis...

Edna, dans un texte poétique clôture son livre « Autumn Leaves » (les feuilles d'automne) :

« Twice he fell and got up. Twice he restarted. Like the Phoenix » (Il est tombé deux fois. Deux fois il a rebondi comme le Phoenix).

Edna Meshulach, Elsa Menanteau, Jacqueline Alis

A propos de Delphine Horvilleur et de Yohan Sfar

Deux livres parus au premier trimestre 2024 :

Comment ça va pas ? Conversations après le 7 octobre, Delphine Horvilleur, 152 pages, Éditions Grasset.

Nous vivrons : Enquête sur l'avenir des juifs, Johann Sfar, 450 pages, Éditions Les Arènes BD

Le titre de Delphine Horvilleur provient d'une blague juive :

Deux juifs se retrouvent au bout de pas mal d'années :

« Le premier dit à l'autre : je suis tellement heureux de te voir, Moishé. Mais dis- moi comment ça va ?

Sans trop réfléchir,

Moishé répond : « Bien ! »

Mais sérieusement, Moishé, dis-m'en davantage : comment ça va ? En deux mots...

En deux mots ?... Pas bien ! »

Le titre de Johann Sfar vient du H'aï, ça veut dire la vie. Cela veut dire « nous vivrons »,

Lehaïm lorsqu'on lève son verre : à nos vies.

Dans les deux ouvrages il y a une tentative de comprendre ce qui se passe depuis le 7 octobre avec dans les deux cas de l'humour, un peu désespéré, des anecdotes, des références bibliques pour Delphine Horvil-

leur, des références historiques pour Johann Sfar, une langue très fleurie pour les deux avec, dans le cas de la BD de Johann Sfar, des dessins teintés de bleu.

Dans les deux cas un réel besoin de saisir le réel.

« Conversation avec ma douleur », tel est le titre du premier chapitre de Delphine Horvilleur.

Les deux auteurs s'adressent à des disparus, un père, un grand-père, des fantômes ; il faut savoir parler avec les morts, leur demander conseil.

Ils se penchent, chacun à sa façon, sur l'histoire de la Palestine et les relations entre juifs et arabes depuis plus d'un siècle, et Johann Sfar nous donne une statistique intéressante sur la population juive dans le monde arabe du Maghreb au Machrek entre les années 40 et aujourd'hui : Un million environ en 1940 et douze mille aujourd'hui dont trois personnes en Égypte !!!

Tous deux doutent, s'interrogent. Ils mènent des enquêtes en France et en Israël auprès d'amis, de journalistes, d'écrivains, d'artistes. Ils consultent aussi des politologues, des historiens.

Ils discutent longuement entre eux : Delphine Horvilleur est arrivée la première à la fête d'anniversaire de Johann Sfar... le 7 octobre ! Elle lui dit « Il faut qu'on se surveille l'un l'autre. Si j'ai le sentiment ou si tu as l'impression qu'on perd notre humanité on se le dit ».

Tous deux sont dans la stupeur devant ce qui arrive, cette onde de choc qui réveille les haines.

Tous deux constatent, avec tristesse la montée des actes antisémites, chiffres à l'appui depuis le 7 octobre.

Ils ne sont pas seuls à sentir ce malaise qui les assigne à leur condition de juifs : dans une tribune au Monde (30/10/23) Alain Jakubowicz, (ancien président de la Licra), constate qu'après le 7 octobre il reçoit des appels de proches, d'amis, de confrères pour lui dire leur empathie. En fait, dit-il « ces appels me renvoyaient à ma différence ».

« Moi, le petit-fils de réfugiés qui avaient choisi la France parce qu'elle était la patrie des Lumières et des droits de l'Homme, moi qui ai été élevé dans la reconnaissance et l'amour de la France, me permettant « d'être comme les autres ».

Aujourd'hui, au soir de ma vie, cette différence me revient en pleine gueule. Et le pire est sans doute que je dois l'admettre. »

Au début de son livre Johann Sfar écrit

« L'ennemi, ce n'est pas le Palestinien ou l'Israélien, ou le musulman ou le juif. L'ennemi, c'est celui qui décide que les enfants ou les civils sont des cibles. On reste assis et on subit les massacres. Les assassins de tous les camps sont des alliés objectifs ».

Plus loin il dit que « dans la guerre tout le monde perd ».

Delphine Horvilleur introduit son livre par un poème de Mahmoud Darwich, poète palestinien et le conclut par un poème de Yéhuda Amichai, poète israélien.

Pour aller plus loin si vous avez le temps :

Vous pouvez écouter Delphine Horvilleur interviewée sur France Culture par Guillaume Ermer : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/france-culture-va-plus-loin-l-invite-e-des-matins/etre-juif-apres-le-7-octobre-7626119>

Ou bien « Comment maintenir le dialogue » La grande Librairie : Delphine Horvilleur/ Dominique Edée. <https://www.france.tv/france-5/la-grande-librairie/saison-16/5805198-delphine-horvilleur-et-dominique-edee-comment-maintenir-le-dialogue.htm>

Johann Sfar dans C à Vous : Nous vivons <https://www.youtube.com/watch?v=zJPv7jo1UWc>

Au MAHJ à propos de la sortie de son livre <https://www.mahj.org/fr/media/joann-sfar-nous-vivons>

Rony Cohen

Programme des prochaines activités

Les Cercles de Lecture se tiennent en général le samedi après-midi à 15 heures à la Maison des Associations du 12^{ème}, 181 avenue Daumesnil, 75012 Paris. Métro: Daumesnil ou Dugommier, mais consultez aussi nos annonces par courriel ou sur notre site: www.aspcje.fr

Après un été qui j'espère pour nous tous sera clément et qui nous fera oublier ce printemps maussade et pluvieux, ainsi que tous les épisodes de la guerre au Proche-Orient et de la vie politique française, nous reprendrons notre cycle de lectures.

Samedi 28 septembre à 15h Nous recevons **Rosie Pinhas-Delpuech**, romancière et traductrice de l'hébreu au français, auteur entre autres de son excellent roman « **Le typographe de Whitechapel** », paru en octobre 2021 chez Actes sud.

C'est l'histoire passionnante de Yossef Haym Brenner, né en 1881 à la limite de la Russie et de la Biélorussie, et mort assassiné en 1921 lors des émeutes arabes dans ce que l'on appelait à l'époque Eretz Israël. Il a vécu à Londres, aux États-Unis et en Palestine, a fait partie des fondateurs de la Histadrout, mais il est surtout connu pour avoir réinventé l'hébreu moderne.

Samedi 26 octobre à 15h Nous retrouverons avec un grand plaisir notre ville d'Alexandrie grâce à **Corinne Alexandre Garnier**, Maître de conférences à l'Université de Paris10 et responsable de la Bibliothèque Durrell.

Corinne Alexandre Garnier avait participé à la fin des années 1990 à un colloque à Alexandrie où j'étais également présent en compagnie de Jacques Hassoun.

Nous sommes certains que vous allez découvrir un autre aspect d'Alexandrie grâce à Durrell, mais également une autre œuvre de cet écrivain, Judith.

Samedi 30 novembre à 15h (sous réserve), nous recevons **Sabyl Ghossoub** pour son roman "Beyrouth-sur-Seine", publié en août 2022 chez Stock, et qui a reçu le prix Goncourt des Lycéens.

L'auteur, né à Paris, raconte avec un humour plein d'émotion la vie de sa famille immigrée de Beyrouth qui n'arrive pas à rompre avec ses origines. Je cite : *"La vie de mes parents; c'est comme la guerre du Liban: Plus je m'y plonge, moins j'y comprends quelque chose"*.

Samedi 21 décembre à 15h nous terminerons l'année en recevant **Ara Kebapcioglu** autour de son livre à paraître.

M. Ara, comme on l'appelle communément, est diplômé de chimie, mais il est surtout connu pour ses conférences sur l'éclairage à travers les temps.

Je cite une des déclarations de ce chimiste extravagant, à l'élocution savante au journal Le Monde :

"On perd vite l'incandescence des premiers filaments de carbone, or ce qui enchante mon esprit, ce sont les sources de chaleur, je suis fasciné comme face à une cheminée avec des bûches".

Tenez vous au courant de nos activités et des compléments d'information en consultant régulièrement notre site : www.aspcje.fr, et en consultant vos mails. Il se peut que l'ordre des deux dernières conférences soit alterné.